







NOSTALGIES FRANCAISES

NOSTALGIES FRANÇAISES

- I. — D'UNE ÎLE TROP BELLE.
- II. — AU CHANT DE LA MER CARAÏBE.
- III. — FLUTES AU BORD DES BOIS.
- IV. — PARIS ET ÎLE-DE-FRANCE.

■
* *

AUX PLUS BEAUX YEUX DE FRANCE

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

LF
T365n

DANIEL THALY

Nostalgies françaises

(1908-1913)

40404
17 | 10 | 16

PARIS

ÉDITIONS DE LA PHALANGE

116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

1913

DU MÊME AUTEUR

Lucioles et Cantharides (Paris, Ollendorf, 1910). *Épuisé.*

La Clarté du Sud (Toulouse, Société provinciale d'Éditions, 1905).

Le Jardin des Tropiques (Paris, Édition du *Beffroi*, 1911).

Chansons de mer et d'outre-mer (Paris, Éditions de *La Phalange*, 1911).

PRÉFACE

J'évoque en ces nouveaux poèmes, écrits dans l'île grandiose et mystérieuse de la Dominique, mon pays natal, l'image lointaine de la France.

Français d'Amérique, j'ai voulu les offrir, en un pieux hommage, au plus accueillant, au plus généreux des grands pays européens. L'étranger s'accoutume vite au charme de la terre française, et tous ceux qui ont laissé, comme moi, un peu de leur rêve dans l'azur que réjouit la flûte du linot et de l'alouette, et des racines bien enfouies dans le beau sol qu'arrosent les quatre grands fleuves aux noms harmonieux, comprendront le sens réel des *Nostalgies françaises*.

Je n'ai vu passer que dix blonds automnes sous la clarté des ciels flous si chers aux yeux du grand Baudelaire; il eût suffi d'un nombre moindre pour justifier mon attachement. Un jour viendra, qui n'est pas loin, où sur la splendeur des horizons retrouvés s'évanouiront les fantômes de la terre quittée. En attendant, la grande image reste visible à travers les brumes de la mer, et la magnificence du flamboyant en fleurs que hante le caprice des colibris versicolores n'a pas su atténuer au fond de moi le souvenir émouvant du paysage lunaire où, pour la première fois, j'entendis le chant du rossignol.

Roseau, avril 1913.

NOSTALGIES FRANÇAISES

« *Quelle nature est plus humaine,*
« *Quelle belle a moins de dédain*
« *Que cette France où l'on promène*
« *Comme en un jardin ?*

« *Vois comme ils ont des tailles fines,*
« *Nos peupliers d'argent,*
• *Comme le front de nos collines*
« *A l'air intelligent ! »*

FRANÇOIS PORCHÉ.

A MES VERS

Bien que vous butiniez dans les campêches verts
Et quoique vous soyez à plus de mille lieues
Des sainfoins violets et des luzernes bleues,
Faites un miel français, Abeilles, de mes vers!

I

D'UNE ILE TROP BELLE

D'UNE ILE TROP BELLE

I

Je vis dans la lumière immense de mon île
Que la Mer Caraïbe entoure de flots bleus
Et je regrette, au bord d'une plage tranquille,
Le temps de la jeunesse et des rêves heureux.

II

Visage souriant et lointain de la France,
C'est à vous que je songe au bruit du flot berceur,
Afin que vous donniez un peu plus de douceur
A ces vers pleins de rêve et de reconnaissance.

III

Naguère j'écrivis de doux poèmes vagues
Et légers comme un chant de flûte dans les airs ;
Aujourd'hui je déroule au rythme pur des mers
De clairs alexandrins souples comme les vagues.

IV

J'aime à m'asseoir au pied d'un sonore palmiste,
Parmi de belles fleurs et des oiseaux mutins
Et voir, tantôt saphir et tantôt améthyste,
La merveilleuse mer battre les caps lointains.

V

A travers le feuillage ardent d'un sablier
Luit le tiède indigo de la mer des Antilles,
Et, sur ce beau décor de silence, tu brilles,
Lune, tantôt faucille et tantôt bouclier !

VI

Vus à travers le beau prisme des horizons
Les pays que l'on pleure ont d'étranges magies ;
On cherche en vain plus tard au seuil de leurs maison
Le beau mirage bleu des belles nostalgies.

VII

Ciel de France, il est doux de songer au feuillage
Que berce en ton azur automnal un grand saule,
Tandis qu'un lourd été brûle le paysage
Où pleure, au gré du vent, un filao créole.

VIII

Quand les mâts des palmiers dressent leurs hautes stèles
Et que le soir estompe au loin les caps déserts,
Antilles, vous semblez de grandes caravelles
En voyage sur l'eau violente des mers.

IX

Depuis que j'ai perdu sa voix et son visage,
Je suis comme en exil sous des cieux étrangers,
Et cependant voici les toits de mon village
Et le souffle des mers berce mes orangers.

X

Son image toujours me cherche et me poursuit ;
Mais elle est plus suave à l'heure pure et molle,
A l'heure où le croissant fait glisser sa gondole
Sur la lagune de la nuit.

XI

Je refais bien souvent ce rêve plein d'amour :
Qu'il serait doux, dans l'air de ce pur paysage,
De voir surgir, parmi les hauts topinambours,
Comme un grand lis son tendre et merveilleux visage.

XII

Filaos, qui chantez jour et nuit dans la brise,
J'aime à m'étendre au bord de votre fane grise,
Car il me semble alors que vous accompagnez
Dans le ciel pur le chant que je chante à vos pieds.

XIII

Quand la réalité traîne un flot trop impur,
Mon rêve dit : « Il faut détourner tes prunelles,
Dédaigne sa laideur et regarde mes ailes,
Regarde-les parmi les oiseaux de l'azur. »

XIV

Un doux rêve qui passe est à nos yeux plus beau
Qu'une réalité qui jamais ne transmue.
Nous préférons au lourd sillon d'une charrue
Le sillage éphémère et frais d'un paquebot.

XV

C'est l'heure chaude, après le pénible travail,
Le hamac balancé suscite un peu de brise.
La palme d'un palmier semble un grand éventail
Et je regrette une eau qu'un soir d'Europe irise.

XVI

D'étouffantes chaleurs brûlent les cieux de cuivre.
Et je songe à l'hiver, saison blanche de l'Art,
Et je voudrais, Paris, te revoir sous le givre,
Et toi, Londres, marcher encor dans ton brouillard.

XVII

Dressant sur le saphir des soirs sa cime brune,
L'eucalyptus penché semble un grand tournesol.
Que cet arbre serait émouvant, sous la lune,
S'il en sortait parfois un chant de rossignol !

XVIII

La mer phosphorescente étreint le petit port.
Les bateaux sont rentrés et la rade est déserte.
Le croissant sur les flots semble une barque d'or,
Et le feu d'un steamer semble une étoile verte.

XIX

Cyprès français, sera-ce vous qui bercerez
Ma tombe en la douceur de l'éternel automne ?
Est-ce vous filao, filao monotone,
Qui pour l'éternité sur elle rêverez ?

XX

Croix du Sud ! une haute et divine allégresse
M'envahit une fois encor,
Et pourtant bien des nuits j'ai cru voir ma tristesse
Clouée à ton crucifix d'or.

Dominique, avril 1913.

PAYS TROP BEAUX

Pays trop beaux où luit le triomphe suprême
D'une riche nature aux vibrantes couleurs,
Océans toujours bleus, forêts toujours en fleurs,
Paysages heureux, ce n'est plus vous que j'aime !

Je préfère à présent aux arbres toujours verts
Ceux des ciels tempérés dont l'éclat s'humanise
Quand aux jours vaporeux où sanglote la bise
L'azur prend la couleur des yeux qui me sont chers.

Ce soir, pour apaiser la peine dont je souffre,
Au lieu de ces palmiers coupant un ciel de soufre
Sur qui flambent les feux de l'éther aveuglant,

Que ne puis-je en un parc où rêve le silence
Suivre des yeux sur l'eau rêveuse d'un étang
Le vol des feuilles d'or d'un peuplier de France.

LES DEUX PATRIES

A M. Louis Herbette.

« Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
« Que je ne dise rien qui doive être repris. »

LA FONTAINE.

LE POÈTE

Toi dont j'ai si souvent regretté la caresse,
O mon pays, mon île aux vibrantes couleurs,
Se peut-il que mon cœur n'ait pas plus d'allégresse
Devant tes monts, tes bois, tes mornes et tes fleurs !

Autrefois, par delà les distances brutales,
J'ai célébré l'azur de ton horizon clair,
Et, de loin, la splendeur des floraisons natales
Me charmait à travers les prismes de la mer.

Mais à présent que je revois tes belles rives
Dont mes regards d'enfant aimèrent les contours,
Je ne m'exalte plus devant leurs perspectives,
Le vent n'a plus l'odeur de mes premiers beaux jours.

La ville où se passa mon enfance, Saint-Pierre,
N'est plus qu'un tas de cendre entre de noirs rochers :
La tombe où reposaient ma mère et ma grand'mère,
Hélas ! c'est bien en vain que je l'irais chercher.

C'est en vain que pour moi telle forêt sonore
Balance au crépuscule un feuillage amical,
Et que d'un vert palmier qu'illumine l'aurore
Monte le fifre frais du merle tropical.

Je ne retrouve plus les sentes familières,
Les flûtes d'autrefois je ne les entends plus.
Et les cloches du soir qui frôlent nos lisières
N'ont plus le doux écho des anciens angélus.

Aujourd'hui le jardin vibre comme une lyre,
Les brises ont l'odeur troublante de la mer,
Et cependant mes yeux, auxquels tu veux sourire,
Vers l'horizon lointain tournent leur regard clair.

L'ILE

Je suis le paysage aimé de ton enfance,
L'île bleue où fleurit le flamboyant vermeil,
Le chemin rouge et le vieux bois plein de silence
Dorment comme autrefois dans la paix du soleil.

Tant d'horizons divers de plaines et de villes
Ont déroulé sur toi leurs ciels purs ou brumeux
Que mes vieilles lueurs s'endorment immobiles
Sous des reflets nouveaux, tout au fond de tes yeux.

Ceux-ci seuls ont changé, ton cœur sait m'apparaître,
Malgré toi-même, aussi fervent qu'au premier jour ;
Ce n'est pas dédaigner le ciel qui te vit naître
Que d'aimer le pays où tu connus l'amour.

Il faut également chérir tes deux patries ;
Si l'une t'a donné la vie et la santé,
L'autre a tendu vers toi les couronnes fleuries
De l'idéal, du rêve et de la volupté.

Qu'il te fut doux jadis, au bord de l'Ariège,
D'évoquer les palmiers et la mer de saphir,
Et d'ici que Paris, noir sous un ciel de neige,
Te paraît désirable au fond du souvenir !

Les rêves les plus purs sont ceux de la tristesse,
C'est par l'éloignement qu'on mesure l'amour
Et rien n'est plus troublant que la douce caresse
D'une lettre où l'amie appelle ton retour.

Le cœur ne chante bien qu'une chose passée
Qui dans le souvenir flotte comme un adieu.
Si le ciel est si doux à ton âme blessée
C'est qu'il est de l'azur entre ton âme et Dieu.

Sous mes arbres, mon fils, chante les paysages
De France où des amis te firent bon accueil ;
Pour te mieux inspirer, mes effluves sauvages
T'apporteront mon âme éparse sur ton seuil.

Plus tard, si tu parcours l'univers magnifique,
De loin tes yeux auront des regards attendris,
Et les vers rediront dans un pieux cantique
La molle volupté des soirs de ton pays.

Imite l'oiseau vert qui chante dans ma brousse
Le lointain continent où son vol émigra,
L'oiseau qui, regrettant son nid fait de ma mousse,
Sous un ciel étranger plus tard me pleurera.

EN RÊVE

Quand la Mer Caraïbe allume ses saphirs
Sous les vents alizés plus doux que les zéphirs,
Tandis que le couchant flamboie et que l'air brûle
Et que sous ses rubis le soir immense ondule,
Je m'accoude aux balcons du rêve et je revois,
Les yeux pleins du regret de mes jours d'autrefois,
Par delà l'horizon nostalgique des plages,
Le pays dont j'ai tant aimé les paysages.
Je revois ses pins bleus, ses plaines et ses monts,
Ses routes serpentant sous les platanes blonds,
Et dans un peuplier dont l'or des feuilles tombe,
J'écoute en rêve un chant modulé de palombe.

A LA FRANCE

Jeune sœur de la Grèce et sœur de l'Italie,
Terre du gui, des blés et des coquelicots,
Mon cœur, malgré l'exil, vibre de tes échos,
Et je t'offre ces vers pleins de mélancolie.

Je te dois le bonheur des plus purs de mes jours :
Tes parcs ont exalté ma jeunesse pensive
Et tes fleuves m'ont vu, dans l'été de leur rive,
Composer mon poème au rythme de leurs cours.

Je chéris ta campagne aux monotones lignes
Où l'hospitalité sourit à chaque seuil,
Et j'envie, à cette heure où ma vie est en deuil,
Ta gaieté qui te vient du sang clair de tes vignes.

J'aime Paris, cité libre de la beauté,
Marseille orientale et vibrante d'amour,
Bordeaux, port commerçant robuste de santé,
Toulouse où rêve encor l'âme du troubadour.

Tes beaux sites absents sont ceux que je préfère.
J'aime à les évoquer sous la molle vapeur
D'un crépuscule où chante une brise légère,
Et le regret leur donne une telle douceur,

Lorsque dans ses brouillards l'éloignement les plonge,
Qu'ils me semblent perdus sous un immense soir ;
Et que sortant soudain des brumes de mon songe
Je sens en moi la peur de ne plus les revoir.

France, dont les enfants ont conquis tant de terre
Pour te faire plus grande encore sous les cieux ;
Accepte le loyal tribut de l'un de ceux
Qui, quoique nés au loin, t'aiment d'un cœur sincère.

Il m'est doux, revenu sous le Tropique vert,
De regretter ton sol et tes clartés heureuses,
Et d'offrir au pays où mon cœur s'est ouvert
L'hommage recueilli de ces strophes pieuses.

Je te célèbre au bord d'une oasis de mer
Qui fut jadis un vert fleuron de ta couronne
Et, dans l'Ile où sans fin rayonne un été clair,
Je songe à tes doux ciels de printemps et d'automne.

Pour honorer ton nom en mon ardent pays
Qu'encercle le saphir de la mer tropicale,
J'ai rêvé de chanter, ô France libérale,
A ta gloire, des vers émouvants et fleuris.

Je t'évoque ce soir devant la mer immense.
Dans le ciel violet les cocotiers sont d'or,
Et de graves oiseaux traversent le silence
De l'air, et leur adieu flotte sur le vieux fort.

Je suis dans mon pays, dans mon ile féconde,
Nul ciel n'est plus profond que le ciel que je vois,
Nulle mer n'a sur elle une clarté plus blonde
Que celle qui miroite au pied de ces grands bois.

Et pourtant mon regret de ton ciel est si vaste,
J'ai si peur de ne pas te voir avant ma mort,
Que je donnerais tous ces jardins et leur faste
Pour vivre encor un peu sous tes platanes d'or.

Car tu fis plus ardente et plus belle ma vie,
Et mon rêve a fleuri sous l'azur de ton ciel,
Et mon culte sera pour toi, terre chérie,
Comme un buis vert chargé de printemps éternel.

Je sais que l'étranger te reproche tes rêves ;
L'on dit que tu te meurs et l'on compte tes jours ;
Mais le chêne français a de robustes sèves,
Le gui de l'idéal le verdira toujours.

Terre de l'alouette et de l'héliotrope,
Que ne puis-je en des mots sublimes t'encenser !
Toi dont le nom si pur est doux à prononcer,
O Muse, ô Sentinelle ardente de l'Europe !

OCTOBRE

Voici le plus doux mois des climats tempérés :
Octobre blond, propice aux tristesses sans cause,
Octobre où sur les bois et les parcs mordorés
Le ciel plus pur s'émeut de la mort d'une rose.

Mais ici c'est toujours le même été vainqueur :
Nulle ombre n'a voilé le visage des choses ;
Rien ne fait pressentir les suaves chloroses
De la saison si chère aux angoisses du cœur.

Ce soir, qu'un crépuscule attendrissant se lève
Sur le lointain pays que regrette mon rêve
Reflété par les eaux mauves de ses étangs,

J'évoque longuement l'automne aux brumes grises,
Où pour ceux qui n'ont plus d'espoir dans le printemps
Les deuils de la forêt et du cœur s'harmonisent.

NOSTALGIE DE L'AUTOMNE

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre et le bois qui frissonne
Et le cri plaintif du vanneau ?

Ducis.

Reverrai-je, aux clartés d'une après-midi blonde,
Fontainebleau rêver au miroir des étangs,
A Versailles tourner de nostalgiques rondes
De feuilles qu'on croirait des souvenirs flottants ?

Reviendrai-je jamais m'asseoir sur une roche
De la belle forêt qui rêve à Chantilly,
Aux mois où sous le vent plus frais dans un taillis
La plainte d'un oiseau dit que l'hiver approche ?

O mon charmant Amour, que ce doute est cruel !
Surtout lorsqu'en un songe où mon cœur vous admire
J'associe au regret d'un adorable ciel

D'octobre sur un parc engourdi de silence,
Le solennel regret de votre beau sourire
Dont le charme est celui de l'automne de France

SOUS LA NUIT DE PARFUMS

Nulle ombre sur les monts, sur la mer nulle voile.
La nuit traîne une odeur chaude de violette
Et la lune en son plein semble une pâquerette,
Parmi les boutons d'or pâlistants des étoiles.

Vénus sur l'océan trace un chemin doré ;
Les grands mornes au loin dressent de pures lignes,
Et, sous le vaste ciel doucement éclairé,
Les lames sur le sable ont des blancheurs de cygnes.

O mer, je ne veux pas écouter les sanglots . . .
Qui montent cette nuit de tes grottes obscures,
Et j'irai loin des chants lugubres de tes flots
Me griser de l'encens sauvage des verdure.

Je m'étendrai sur l'herbe vivante ; le bruit
D'une eau lointaine aura le chant léger d'un rêve ;
Et, jusqu'à l'heure rose où l'aurore se lève,
Le grand ilang-ilang parfumerà la nuit.

EXHORTATION

C'est l'heure où les grenats du soir et ses topazes
Flambent sur les saphirs violets de la mer.
O mon cœur, ayez donc de divines extases
Devant l'immensité du crépuscule vert.

Négligez des parfums fanés pour les aromes
Vivants et purs qui font l'âme de ces beaux jours,
Admirez le beau soir, oubliez les fantômes
A jamais révolus de vos mortes amours.

Le souvenir vous prend ce soir dans sa tristesse
Qui monte, submergeant les espoirs d'aujourd'hui.
Et bientôt l'heure douce et rêveuse aura fui
Sans que vous ayez joui de sa pure caresse.

Et bientôt le bel an lumineux sera mort ;
D'autres ans passeront pleins d'ivresse embaumée
Et ce sera trop tard quand viendra le remords
D'avoir perdu nos jours pour un peu de fumée.

DEVANT UN COUCHER DE SOLEIL

Le ciel est pourpre et la montagne est violette.
Un vol d'oiseau de mer frôle le récif bleu.
C'est l'heure où passe au loin à l'horizon en feu
Sous les fauves rayons la blanche goélette.

Sur un rocher couleur de cinabre et de sang
Un cocotier dessine une molle arabesque.
Un nuage écarlate illumine la fresque
D'un soir aux sept couleurs pur et resplendissant.

Sur l'océan, grand lac muet où rien ne bouge,
Passe le frôlement d'un immense éventail ;
Dans des poussières d'or, d'agate et de corail
La boule du soleil semble une lune rouge.

*
**

Soleil, soleil, bientôt la France te verra :
L'Alpe et la Pyrénée attendent ta venue,
Tu baigneras le val profond, la lande nue ;
Sous ta fauve clarté l'automne rougira.

La Croix du Sud sera toujours illuminée
En l'azur tropical troué de mille feux,
Lorsque ton orbe rose, au front des coteaux bleus,
Verra des toits français fumer la cheminée.

Le grand pays muet soudain s'éveillera
Vibrant de chants de coqs et de cris d'alouettes,
Et d'un castel gothique aux deux tours violettes
Mon jeune amour aux yeux divins te sourira.

Hélas ! l'ombre est ici quand brille sa demeure ;
Quand elle est dans la nuit, je suis dans la clarté ;
Nous qui goûtions jadis tes heures de beauté,
Nous ne te voyons plus, soleil, à la même heure.

Et chaque jour plus seul sous les astres de Dieu,
Je pleure, par les soirs admirables des îles,
Le temps où nous voyions, sous les chênes tranquilles,
Ton crépuscule au bord du même coteau bleu !

SOUS LA NUIT DIAPHANE

A Madame Geneviève Henry-Bérenger.

Une vapeur d'or tiède a noyé les hauteurs,
Les gorges, les ravins aux ombres violettes ;
De grandes fleurs de nuit ouvrent leurs cassolettes
Et l'île Caraïbe est pleine de senteurs.

Dans le doux clair-obscur des lointains enchanteurs
Se devinent des monts aux pures silhouettes.
C'est l'heure où sous les feux magiques des planètes
Se déroulent de beaux sites évocateurs.

La mer phosphorescente, au pied de la savane,
Reflète la douceur de la nuit diaphane ;
Sur elle un astre vert traîne un reflet changeant.

Les vagues une à une expirent dans une anse,
Et, sur de noirs rochers qu'elles ourlent d'argent,
Un cocotier doré de lune se balance.

II

AU CHANT
DE LA MER CARAÏBE

VOLS DE FRÉGATES

Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !

Stéphane MALLARMÉ.

Quand de tes yeux d'outre-mer
Le soir trouble les agates,
Nous regardons sur la mer
Le vol plané des frégates.

Elles tracent dans le soir
Des cercles mélancoliques.
L'angoisse nous prend à voir
Leurs vols noirs et nostalgiques.

D'avoir franchi le désert
Mystérieux des flots calmes,
Leur vol mystique a dans l'air
La tristesse d'un vol d'âmes.

Elles font soudain songer
Aux sublimes étendues
Des golfes qui voient plonger
Leurs grandes ailes tendues.

Elles évoquent les bleus
Des crépuscules de perle
Où flottent leurs noirs adieux
Sur l'Océan qui déferle.

Et nous regrettons les jours
De nos splendides voyages
Où nous voyions des vols lourds
Du haut des clairs bastingages.

Votre rêve se fait oiseau
Et prend essor avec elles,
Dans la musique de l'eau,
Sur les vagues éternelles.

Bientôt les grands voyageurs
Ne sont qu'un point sombre,
Dans les rougeâtres lueurs
Du couchant qui sombre.

Les grands nomades de l'air
Plongent dans l'immense espace,
Et dans tes yeux d'outre-mer
Un peu de tristesse passe.

Nous songeons que tôt ou tard,
Par un couchant d'améthyste,
Aura lieu le grand départ
De notre âme en l'azur triste...

Ah ! qu'un beau vol qui décroît
Sur l'eau par le couchant rougie,
Est émouvant quand on le voit
Dans le deuil et la nostalgie.

LA MAISON FLEURIE

Entre le port rose et blanc de Roseau
Et le hameau vert de Charlotteville,
J'habite en un lieu que charme un oiseau
Une maison blanche et fraîche et tranquille.

Un tamarinier ombrage ma cour,
Et, sur mon bassin qu'orne une liane,
Un souple cassier berce avec amour
Des grappes d'un or blond et diaphane.

Près d'un grand laurier sommeille un vieux puits.
Un ruisseau léger chante entre les pierres.
Et, le soir, l'odeur des belles de nuit
Se mêle à l'odeur des grandes fougères.

Un colibri vert au beau col changeant
Frôle la liane aux cloches laiteuses,
L'oiseau-papillon, tout en voltigeant,
Pille le nectar de mes fleurs heureuses.

L'eau de mon bassin descend des sommets
Où jaillit l'azur d'une source claire,
J'écoute chanter l'âme des forêts
De la Dominique en sa voix légère.

On dirait un bruit de rivière au loin
Quand sur le vieux toit ruisselle un orage,
Et je dors aux chants frais du maragouin
Par les douces nuits du long hivernage.

Ouvrant sur le bleu d'un vaste horizon,
Ma maison est calme et claire et tranquille ;
Que je serais bien dans ma petite île,
Si mon âme était dans notre maison !

Mais mon âme, hélas ! au loin enfuie,
Revient vers l'hiver d'un jardin français,
Où quelque jet d'eau, harpe épanouie,
Fredonne un vieil air triste que je sais.

Charlotteville, 1912.

D'UNE ILE TROP BELLE

I

Terre de citronniers, Ile aux trois cents rivières,
Pays du soufre et des taupins phosphorescents,
Dominique, mes vers ainsi qu'un grave encens
Montent vers le beau ciel d'une terre étrangère.

II

Caraïbe, sais-tu que ce beau sol fut tien
Et qu'autrefois, montés sur leurs pirogues vives,
Tes pères abordaient aux merveilleuses rives
Des pays où vivaient le chat tigre et l'Indien ?

III

Sous la lourde chaleur des tropiques dormants,
J'aime le jus doré des citrons que tu cueilles ;
De ta maison, la mer vue à travers les feuilles
Semble un reptile bleu tigré de diamants.

IV

Je rêve quelquefois d'aller vers les hauteurs
D'où l'on voit la mer bleue autour des paysages
Et le grand vent gonflant les voiles des feuillages,
Imaginer que l'Ile est un vaisseau de fleurs.

V

Beaux golfes enchâssés dans l'écrin des forêts,
Vous avez les couleurs d'une pierre changeante :
D'onyx ou de saphir sous une heure brûlante,
Vous êtes d'améthyste au vent d'un doux soir frais.

VI

Par delà l'océan de lazulite et d'or,
Mon île, des sommets de tes hautes falaises,
J'aime à voir les profils de tes sœurs antillaises :
La Martinique au sud, la Guadeloupe au nord.

VII

Qui ne sait pas laisser vers l'invisible site
De nos plages partir les vaisseaux de son rêve,
Ne sait pas embellir son existence brève,
Étoiles, îles d'or de la mer sans limite.

VIII

Le vent des nuits trainait des odeurs inconnues
Et l'étrange douceur de mille pollens blonds
Et je crus que c'est toi qui parfumais les nues,
O lune, rose immense ouverte sur les monts.

IX

Citronniers aux fruits d'or, aux belles fleurs d'argent,
Vous êtes la richesse immense de mon île
Et lui donnez l'aspect d'une jeune Sicile
Que la mer Caraïbe ourle d'un flot changeant.

Roseau, 1913.

A ROSEAU

Petite ville rose et blanche où je suis né,
Je te reviens après une très longue absence ;
J'eus, par delà les mers, un séjour fortuné
Sous l'azur amical du ciel léger de France.

Pardonne-moi, Roseau, que couronnent les monts
Et qu'un golfe éclatant reflète en ses eaux bleues ;
Les parfums de tes fleurs et de tes goémons
N'empêchent pas mon cœur d'être à deux mille lieues.

O ville de ma mère, encor de bien longs mois,
Malgré les souffles purs descendus des grands bois,
Je ne serai qu'une ombre en tes paisibles rues.

Et par les belles nuits où les vagues sont d'or,
Mes douleurs hanteront, soudainement accrues,
Les vapeurs aux feux clairs qui quitteront ton port.

MON BEAU RÊVE

... l'âpreté du réel de la vie...

STENDHAL.

Mon beau Rêve, mirage amical de ma vie,
Doux compagnon aux yeux étoilés de mensonge
Qui par les mauvais soirs où le mal se prolonge
M'ouvre les balcons bleus de la mélancolie.

Mon beau Rêve, changeant et pur comme la mer,
Vert printemps de mon cœur, plein de vols de colombe,
Tu donnes de l'espoir au deuil le plus amer ; [bes,
Comme le rossignol tu chantes sur les tombes.

Ce soir l'air est en fleur, mais la Réalité
M'opprime. Aussi, fermant les yeux à sa beauté,
Tu franchis d'un seul bond d'incalculables lieues.

Et dans l'immense paix des grandes nuits sans voiles,
Tu montes, ô fumée, en des spirales bleues,
Vers les doux archipels des tranquilles étoiles.

AU CRÉPUSCULE

A l'heure où sur la mer apparaîtra Vénus,
J'irai voir à travers le grand eucalyptus
Dont le feuillage imite un feuillage de saule
Et qui balance au vent sa chevelure molle,
J'irai voir l'éphémère et splendide pastel
Que le soleil couchant dessine sur le ciel ;
Et quand l'eau de la mer deviendra violette
Et qu'au port rentrera la blanche goélette,
Je garderai peut-être en le pâle miroir
D'un vers un peu de l'or de ce limpide soir.

LE COLIBRI

Colibri, colibri, tu portes sur ton aile
Le vert des bois, le bleu des mers,
Et sur ton doux col fin divinement ruisselle
Un beau coucher de soleil clair.

Sur ton plumage luit le feu pur des métaux
Et des royales pierreries ;
Je t'aime, petit dieu lare de nos coteaux,
Protée en fleur de nos prairies.

L'INUTILE PARADIS

Cassiers et flamboyants sont en fleurs, c'est le mois
Où brûle la lumière éclatante des îles ;
Des souffles inconnus descendent des grands bois,
Le printemps Caraïbe éclate dans les villes.

Des torrents de liane aux arbres suspendus
Laissent couler leurs fleurs en cascades mouvantes,
Des touffes de bambous sur les mornes perdus
Semblent des jets d'eau verts aux courbes indolentes.

Et la mer antillaise, autour de l'île en fleur,
Se paillette de feux et change de couleur,
Indigo dans le jour et rose au crépuscule.

Je suis seul à goûter ces instants bienheureux ;
Quel beau cadre serait cette île aux golfes bleus
Pour deux cœurs qu'emplirait un bel amour crédule !

VOLUPTÉ

O Soleil de mes nuits, immarcescible joie !
Vous souvient-il de nos fêtes de volupté ?
Les fenêtres laissaient rentrer la nuit d'été ;
Votre corps pur était une splendide proie.

C'étaient de longs baisers où tout l'être se noie
Et qui font de l'alcôve un ciel plein de clarté.
Les rossignols chantaient dans le parc enchanté,
Le ciel noir s'étalait comme un grand lit de soie.

Nous sentions sur nos fronts planer comme un vau-
L'aile mystérieuse et sombre de l'Amour ; [tour
O baisers de minuit où tout l'être se pâme !

Les heures de soleil étaient lourdes d'ennuis,
Car votre nudité n'éclairait plus mon âme,
Car nos jours n'étaient plus que l'ombre de nos nuits

DANS LA FORÊT CARAÏBE

Par un matin de juin vibrant de mille fleurs,
Nous avons déserté Roseau morne et torride ;
Nos chevaux, par de verts sentiers pleins de fraîcheur,
Ont gravi le piton où dort un lac limpide.

De toutes parts, c'étaient de vastes entonnoirs
Dont les eaux blanchissaient les roches des abîmes,
Des sous-bois où rêvaient, en plein jour, de beaux
Des cascades tombant des falaises sublimes. [soirs,

Là, plus de flamboyants, plus de larges palmiers ;
— Phares du littoral, éventails des savanes ; —
Mais de grands acomas, de robustes gommiers
Dressant leurs sombres mâts sur des mers de lianes.

Dans le panorama des mouvantes forêts,
Tous les verts réunis formaient de belles gammes
Et le vent qui chantait ainsi qu'un torrent frais
Soulevait leurs sommets comme de hautes lames.

Quelquefois s'élevaient dans la touffeur des bois
Les notes de cristal d'un siffleur de montagne ;
Et c'était comme un chant de rêve, cette voix
Que seule un bruit de source éloignée accompagne.

Mille arbres inconnus dressaient vers les cieux clairs
Leurs troncs enveloppés de plantes parasites,
Mille fleurs, suspendant leurs coupes dans les airs,
Ajoutaient à l'éclat grandiose des sites.

Nous approchions du lac ; déjà le palmier nain
Et les troncs élancés des fougères mystiques
Annonçaient que bientôt luirait le glauque étain
D'une eau, miroir rêveur de ces forêts antiques.

Des lézards d'un vert pur dormaient sur les talus,
Des ramiers roucoulaient dans les ravins sauvages
Et je songeais alors que tous les livres lus
Disaient mal la grandeur de ces beaux paysages.



Ile mystérieuse, Antille inviolée,
Dominique aux monts bleus, aux soufrières d'or,
La forêt merveilleuse et de brumes parée
Est telle que la vit le grand Conquistador.

Le scarabée hercule et les couleuvres vives,
Les prestes agoutis, le perroquet royal,
Hantent les flancs abrupts de tes gorges pensives,
Sous l'uniforme bleu de l'azur tropical.

Des oiseaux disparus du ciel des autres îles
Charment encore l'éclat de tes mornes ardu,
Et les vierges beautés de tes forêts tranquilles
Évoquent la splendeur des paradis perdus.

D'autres îles verront les sillons des cultures
Couvrir leurs sols ardents et généreux cent fois,
Mais tu seras toujours une mer de verdure,
Un grand Eldorado de sources et de bois.

Seule, parmi les verts îlots de l'Atlantique
Où vivaient des tribus splendides, autrefois,
Tu protèges encore une peuplade antique,
Dans la paix solennelle et fraîche de tes bois.

Et, quand d'ici soixante ou quatre-vingts années
Le dernier Caraïbe aura quitté tes bords,
Pour s'en aller, suivant la loi des destinées,
Au grand pays muet où l'attendent ses morts ;

Tu seras presque telle, île au beau paysage,
Qu'en ce tragique soir où son aïeul puissant
Vit, tandis qu'une flotte abordait ton rivage,
Un coucher du soleil rouge comme du sang.

Pays, tu m'as donné des ivresses divines :
Dans ton ciel j'ai suivi les astres palpitants
Et, dans l'immense paix de tes vierges collines,
J'ai respiré l'odeur pure des premiers temps.

A l'heure où les rubis du soir et ses topazes
Éclairent de leurs feux subits tes pitons verts,
Je crois vivre, ô mon île, alors que tu t'embrases,
Dans un Eden fleuri sur le saphir des mers.

Et, quand le large vent du sonore Atlantique
Fait autour de tes caps blanchir les flots hurleurs,
Je me sens tout à coup dans un navire en fleurs
Qui porte sous le ciel les présents du tropique.

SOUS L'AJOUPA

Après un jour brûlant, silencieux et morne,
Où tout resplendissait sous un âpre soleil,
Où pas un colibri ne vibrait sur le morne,
Dans le flamboyant rouge et l'ibiscus vermeil,

Une vive fraîcheur doucement répandue
Glissa sous le velours des grands cieux étoilés,
Et de chaque forêt monta vers l'étendue
Le vol phosphorescent des lampyres ailés.

De toutes parts le cri des cigales nocturnes
Berça lugubrement nos heures de repos,
Et le « cabri des bois » des gorges taciturnes
Répondit à l'appel sonore des crapauds.

Quelquefois s'élevait dans l'air des solitudes
Le long ululement plaintif des chats-huants ;
Tout se taisait alors et, sous les gommiers rudes,
Nous entendions la voix lointaine des torrents.

Toute la longue nuit la forêt tropicale
S'endormit au concert d'invisibles criquets ;
Jusqu'à l'heure où la flûte humide et virginale
Du siffleur de montagne éveille les bosquets.

L'aube éclaira le ciel couleur d'héliotrope
Et, sous l'ajoupa vert où nous avons dormi,
Dans la fraîcheur du jour, nous songions, mon ami,
Aux nuits, aux longues nuits muettes de l'Europe.

AUX SOUVENIRS

Venez, mes souvenirs, venez mes bons amis,
Ne croyez pas que le présent puisse suffire.
Le décor d'aujourd'hui que j'aime et que j'admire
Ne vaut pas le bonheur que vous m'avez promis.

Vous gardez le parfum des beaux jours endormis
Et la fidélité de leur calme sourire,
Et, parmi vos chansons d'adieu, chante la lyre
Des premiers soirs d'amour où mon cœur a frémi.

Fidèles souvenirs des plus belles années,
Je veux mêler l'odeur de vos roses fanées
Aux parfums de l'avril qui va naître demain.

Vous m'accompagnerez vers les aubes nouvelles,
Sous le ciel pur, au long des routes éternelles,
Et mes jeunes espoirs vous donneront la main.

III

FLÛTES AU BORD DES BOIS

« Oy le pinçon et la linotte
« Sur la branche de ce rosier.
« Vois trembler leur petit gosier;
« Oy comme ils ont changé de note. »

Théophile DE VIAU.

LA FLÛTE D'UN BERGER NOIR

La flûte met le paysage en rêverie

Marc LAFARGUE.

La flûte d'un berger noir
Mélancolique et rêveuse
Dans la brume vaporeuse
Montait doucement le soir.

Toutes les fleurs que tu aimes
Rêvaient au bord des grands bois ;
Au chant lointain du hautbois,
J'ai composé ces poèmes.

AU PAYS DE FRANCE

De plus en plus, tandis qu'en âge j'avançais,
J'aimais votre douceur, paysages français.
J'avais de jour en jour pour vous plus de tendresse,
Cieux délicats voilés d'une ombre de tristesse,

Chemins droits ombragés par des platanes blonds,
Villages et hameaux groupés au pied des monts,
Forêt mélodieuse à qui l'automne tendre
Donne une âme qui sait frissonner et comprendre.

J'aimais surtout, pays où luit un court été,
Vos campagnes un peu monotones et vides
Où l'air, tissu léger de rêve et de clarté,
Rend le cœur plus serein et l'âme plus lucide.

Mais je vous aime mieux, forêt d'or, lande blonde,
Depuis que je vous chante à l'autre bout du monde,
Depuis que je vous vois, douce France, à travers
Le bleu de la distance et le bleu de la mer.

ÉLOGE DE L'AUTOMNE

Automne, c'est surtout votre lueur rougie
Qui par delà les mers charme ma nostalgie :
Sous le ciel violent où rien ne vous rappelle,
Mon cœur veut vous garder un souvenir fidèle.
Je vous revois, saison vaporeuse, saison
Où le brouillard du rêve entoure l'horizon ;
Parfois c'est sur les bords dorés de la Garonne,
Que sur les peupliers votre gloire frissonne,
Parfois c'est dans l'azur léger de la Corrèze,
Par delà le bouleau, le cèdre et le mélèze
Que vous ourlez au ciel d'un blond halo qui luit,
La lune, nénuphar des étangs de la nuit.
Et, quel que soit le ciel où votre clarté bouge
Les hêtres violets et les érables rouges
(Ariège aux monts noirs ou Bretagne aux falaises),
Je vous aime, saison aux rêveuses lueurs,
Saison qui suspendez de si fines couleurs
Au seuil hospitalier des demeures françaises.

AUX FLEURS

Fleurs des coteaux de France, il est doux au printemps
De vous revoir sur les collines ;
Vous donniez à mon cœur des désirs exaltants
Et des espérances divines.
Fleurs, pour me consoler, je répète vos noms
Frais et légers comme vous-mêmes ;
Et par delà les mers et les bleus horizons
Se dessine un coteau que j'aime.

ÉVOCACTION DU LIMOUSIN

Au peintre Paul Madeline.

Collines de Corrèze et pentes de la Creuse,
Que mon rêve aime à revenir
Vers vos sites perdus en la lumière heureuse
Des mirages du souvenir !

Qu'ils sont purs vos matins où l'on voit à cinq lieues,
Aux mois où sifflent les verdiers,
Onduler sous le ciel en sombres vagues bleues
L'océan des lourds châtaigniers !

Quand la longue cigogne au vol mélancolique
Voyage en l'azur de vos soirs
Et que sur vos étangs la bruyère celtique
Allume de roses miroirs.

Dans les eaux de Gimel pleines de transparences,
Aux parcs de Peybert et de Theil,
Que de reflets sanglants, que de fauves nuances
Traîne l'automne au blond soleil !

C'est parmi vos ajoncs que, près d'une eau tranquille,
Passa le rêve de Sandeau,
Qui surprit le castel ancien de Sommerville
Endormi sous un vert rideau.

On voit encor puiser la petite Fadette
A vos sources au rire frais,
Et Rollinat hanter sous la morne planète
L'ombre de vos hautes forêts.

J'adore vos chansons et la belle légende
De sorciers et de loups-garous
Que dit, en sa cabane où sèche la lavande,
Un vieux bouvier aux cheveux roux,

Et voudrais sur le fond lumineux d'une toile
Fixer vos horizons flottants
A l'heure où vers le feu tremblotant d'une étoile
Monte le cri des chats-huants.

Car c'est en vain que mon cœur tente en ce poème
De saisir vos lointains halos,
En évoquant du fond d'un crépuscule blême
Vos ciels où tremblent les bouleaux.

ÉVOCATION DE L'ARIÈGE

Vallons, ravins, coteaux et pics de l'Ariège
Où j'aimais à m'aventurer,
Une douceur éparse en vos noms pleins de neige
Fait que j'aime à les prononcer.

ellelongue, Audressein, Balaguères, Bethmale,
Sites vibrants au bord des bois,
De vos échos troublants pour mon rêve s'exhale
Un paysage d'autrefois :

C'est le soir ; le château d'ardoises violettes,
Coumes où chante le grillon,
Regarde au bord du pré blanchi de pâquerettes
Le calvaire de Castillon.

Graves, les peupliers dorment sur les collines,
Un merle siffle dans les joncs,
Sur le chemin du bourg frissonnent les clarines
D'un troupeau qui va vers les monts,

Dans l'éther transparent se déroule l'or pâle
D'un crépuscule élyséen.

Un aigle vers le roc où son aire s'étale
Plane en l'azur pyrénéen.

Quelques lueurs encor frissonnent dans l'espace,
Une eau pleure au fond des ravins ;
Montant de l'horizon où tout reflet s'efface
La nuit enveloppe les pins.

Et le vieux Mont debout sous les astres sans nombre,
Regarde, tranquille berger,
Chaque village, ainsi qu'un vaste troupeau sombre,
S'endormir sous le ciel léger.

Gros Morne, septembre 1908.

A L'AUVERGNE

Pour Louis Lacroix.

Qu'elle est loin la frileuse et rêveuse soirée
Où le train de Clermont-Ferrand,
Le train qui nous portait, traversa la vallée
Merveilleuse du Lioran !

Tes villages rêvaient à l'ombre des Monts Dômes,
Aux rampes des volcans éteints ;
Et leurs clochers sous un couchant chargé d'aromes
Chantaient des angélus lointains.

Nous venions du Mont Dore où commencent les
Qui mènent aux glaciers béants [pentes
Et là, nous avons vu les cascades chantantes
Dont l'eau berce tes pins géants.

Quand de fortes odeurs d'arbres verts et d'étables
Flottaient sur tes graves étangs
Et que des blancs sommets des roches vénérables
Émergeaient des fronts de titans,

Auvergne grandiose, âme des fières Gaules,
Hautain burg du noble passé,
Nous évoquions devant les robustes épaules
Du Sancy muet et glacé

L'âge où, pour repousser les légions romaines,
Le chef beau comme un roc sculpté
Fit sonner dans les noirs défilés des Cévennes
L'olifant de la liberté !

AUX CHÂTEAUX DE TOURAINE

Amboise, Chenonceaux, Chambord, vous êtes beaux
Sur l'eau mélancolique et lente de la Loire ;
Et le ciel de Touraine illumine de gloire
Vos tours, ô merveilleux et magiques châteaux.
Je revois les grands parcs autour de vos créneaux,
Et de beaux sons de cor sonnent dans ma mémoire ;
Et j'évoque la France et sa plus pure gloire :
Chaumont, Langeais, Chambord, Amboise, Che-
[nonceaux.

EN AUTOMOBILE

Au Dr Paul Mélin.

Par la nuit de lueurs et de brumes flottantes
Où nous allâmes de Paris,
Sous un ciel de janvier, vers un bourg des Charentes
Hanté du vol des vanneaux gris,

Nous eûmes un décor splendide de Norvège,
Et « l'Auto » dompté par tes mains,
A travers des pays immobiles de neige,
Glissa sur de libres chemins.

De hauts talus givrés bordaient la féerie
Des coteaux au détour fuyant
Où passait quelquefois comme une Walkyrie
Un rayon de lune tremblant.

La route s'élançait vers nous avec ivresse
Entre ses deux rangs de gazon
Et, prise du vertige ardent de la vitesse,
Elle nous livrait l'horizon.

Mais ses arbres tordus fuyaient dans les clairières
Épouvantés et chancelants,
Et nos yeux par instants voyaient par les portières
Des courses de fantômes blancs.

Les villages fuyaient ; leurs auberges perclues
Soudain détalaient au galop,
Et leurs murs lézardés parmi des clartés crues
Chaviraient en des flaques d'eau.

Et nous songions, tandis que « l'Auto » dans l'aurore
Nous emportait vers des ciels fous
Et que de tous côtés se bouscullaient encore
Dans le brouillard les arbres fous,

Que c'était le Progrès qui passait sur les routes
Du bel Avenir empressé,
Et que ce qui fuyait devant lui c'étaient toutes
Les belles ombres du Passé.

ÉVOCACTION DU LANGUEDOC

Vous ai-je à tout jamais perdus, beaux paysages
Qui parfument le ciel doré du Languedoc,
Routes aux blonds maïs, coteaux aux verts feuillages
Où dorment des castels dressés sur de vieux rocs ?

Se peut-il que mes yeux qui mirèrent vos lignes
Ne revoient jamais plus à la belle saison,
Lorsque les loriots s'appellent dans les vignes,
Les cimes de vos bois rougir à l'horizon ?

Mes yeux vous ont chéris aux jours de ma jeunesse
Quand le cœur à vingt ans est ainsi qu'un oiseau,
Qui, sentant de l'amour la première caresse,
Se pose pour chanter sur un jeune roseau.

Toulouse, la cité qu'aiment les crépuscules,
Reste le clair jardin de mes meilleurs beaux jours ;
Et par les nuits d'Avril où l'oiseau grave ulule
Les vols de mes espoirs reviennent vers ses tours.

Et c'est pourquoi, sous le ciel rouge des tropiques,
Par ce soir où la mer Caraïbe est en feu,
Mon grand désir, devant le couchant d'Amérique,
Mon grand désir, devant la mer et devant Dieu,

Est d'écouter encor, quand l'autan monotone
Souffle sur le vieux pont qui mène à ses faubourgs,
Dans la voix d'or d'un beau pêcheur de la Garonne
Flotter le souvenir grave des troubadours !

A UNE VILLE

Dictes moy ou, n'en quel pays
Est Flora, la belle Romaine?..

VILLON.

Ville qu'un pur parfum de violette enivre,
Ville où j'ai composé jadis mon premier livre,
Où, l'été, le couchant a de telles splendeurs
Que le ciel est soudain rouge comme une fleur,
A l'heure où sur le quai propice aux promenades
On entend du clocher roman de la Dalbade
Tomber un musical et sonore angélus;
Ville amoureuse où l'âme ardente de Vénus
Rôde sous les tilleuls des tièdes avenues,
Toulouse, reverrai-je un jour cette inconnue,
Cette femme admirable et jeune dont les yeux
Prenaient, sous le reflet de tes ciels glorieux,
La couleur que les soirs déroulent sur les combes,
Aux mois où vers le Sud émigrent les palombes,
Quand ton parc où s'est tu le dernier rossignol
De ses dépouilles d'or illumine le sol?

A DEUX BEAUX YEUX

Si vous étiez ici, vous dont je rêve encore
Sous le Tropic au large ciel,
Mon regret du pays où vibre l'Oc sonore
Ne serait pas aussi cruel.

Car vous avez la grâce et la souplesse frêles
D'un jeune saule aérien
Qui balance des chants et des battements d'ailes
Dans le soleil languedocien ;

Car vous portez en vous la gaité de la terre
Où fermente le sang du vin,
Et l'écho de son ciel frissonnant de lumière
Qu'enivre le laurier divin ;

Car vos yeux ont gardé dans leurs miroirs fidèles
Le reflet des soirs éblouis
Où chantent dans la paix des routes éternelles
Les grands chênes épanouis.

Toulouse a vu ses lys et ses claires jacinthes
Fleurir votre jeune beauté
Et votre fraîche voix se souvient des plaintes
Qui traversent ses nuits d'été.

Chaque jour vous feriez sur les routes nouvelles
Revivre le rêve effacé
Et je verrais revivre au lac de vos prunelles
Les paysages du Passé...

Et puis nous serions deux pour songer à la ville
D'où l'on voit en passant les ponts,
Sur le miroitement d'un beau fleuve tranquille,
Les pics étincelants des monts.

A LA GARONNE

Si j'avais la voix d'or d'un de tes beaux pêcheurs
De sable, impétueuse et verdâtre Garonne,
J'irais chanter la nuit sous son balcon en fleurs
Les paroles d'amour d'une chanson gasconne.

Moderne troubadour rêvant à d'autres ciels,
Près des parcs toulousains que givre la rosée,
Je verrais d'une rue où sont de vieux hôtels
Son visage charmant paraître à sa croisée.

Car je suis sûr, beau fleuve aux vastes horizons,
Que le chant pur appris par les belles saisons
Sous les verts peupliers que ton onde reflète

Troublerait mieux son cœur par le large sanglot
Qui remplirait soudain la nuit pleine d'échos
Que tous les vers d'amour écrits par un poète !

LA PRIÈRE AUX NUITS

Nuits du Sud, nous avons aimé sous vos platanes.
Vos ombres emplissaient le sentier des amants,
Et vos parfums ravis aux roses occitanes
Pénétraient notre cœur d'émois purs et charmants.

Nuits du Sud, nous avons aimé sous vos étoiles,
Dans la plaine endormie au chant des peupliers ;
Parfois un doux rayon éclairait ses mains pâles,
Vos rossignols chantaient dans les bois familiers.

Nous allions respirer l'odeur des violettes,
Chaque arbre balançait dans l'air un jeune nid,
Et c'était le printemps, et les yeux des planètes
Semblaient des feux de joie au bord de l'infini.

Vous nous avez offert l'ombre et le pur silence,
La fraîcheur des bosquets, la musique de l'eau,
Vous avez ébloui nos yeux d'un rêve immense
Et couronné nos fronts d'un suave halo...

O Nuits, souvenez-vous du bonheur éphémère
Que nous avons connu sous vos voûtes, jadis,
Aux sentiers que la lune aux printemps bleus éclaire
D'une douceur qui fait songer au paradis.

Et maintenant que nos âmes sont séparées
Et que l'immensité des mers dort entre nous,
O Nuits du Languedoc de feuillages parées,
Nuits des plaines et des coteaux, souvenez-vous !

Changez en pures fleurs notre vaine chimère,
Donnez à nos désirs un parfum immortel,
Faites que notre espoir, sauvé de la poussière,
Refleurisse à jamais sous le charme du ciel ;

Afin que bien plus tard deux jeunes amoureux
Entendent par un soir baigné de lune claire,
Flotter parmi les chants des grands arbres heureux
L'écho, le bel écho de notre amour sincère !

IV

PARIS ET ILE-DE-FRANCE

QUAND ON EST JEUNE

Je marchais vers nos dieux les mains pleines de roses :

LIONEL DES RIEUX.

Quand on est jeune et que l'on porte en un cœur ivre
Toutes les voluptés limpides du printemps,
Sur la route où nos yeux se plaisent à la suivre
Qu'une forme adorée a de charme enivrant !

Que l'azur est profond, que les heures sont belles,
Quand vers deux yeux aimés sanglote le désir
Et que sous les rayons de leurs îles jumelles
La rose du baiser se laisse enfin cueillir !

L'âme mire en son ciel l'allégresse des mondes,
Tous les bonheurs humains l'habitent tour à tour
Et ravie elle écoute, en l'éther des nuits blondes,
Chanter le voyageur aux yeux divins, l'Amour.

LE CALENDRIER SENTIMENTAL

JANVIER

Par la nuit de janvier où je vis tes yeux clairs,
Mon âme se sentit soudainement charmée ;
Car tu avais, dans la pâleur du morne hiver,
Le charme adolescent de la nouvelle année.

FÉVRIER

Il neigeait ; le brouillard flottait dans les villages,
Et j'étais plus jaloux de vous, tendres yeux bleus,
Qui seuls me conserviez dans vos deux paysages
Les clartés de la mer, des étangs et des cieux.

MARS

N'est-ce pas qu'un parfum évadé des prairies
Nous faisait regretter les campagnes fleuries,
Lorsque nous entendions, à la fin d'un beau jour,
Le sifflement aigu d'un merle au Luxembourg ?

AVRIL

Ton jeune amour m'apprit à mieux aimer les choses :
C'est depuis que j'ai pris ton corps grêle et charmant
Que mon cœur s'attendrit quand, sous un couchant
Un amandier en fleurs annonce le printemps. [rose,

MAI

Je regrette à l'égal d'un paradis perdu
Tel paysage clair d'une colline gaie
Où sous un vieux noyer je me suis étendu,
Alors que tu cueillais des mûres dans les haies.

JUIN

J'aime à voir s'élançer, lorsque le drapeau bouge,
Un mobile arc-en-ciel de jockeys éclatants ;
Tels partent, violets, verts, bleus, orangés, rouges,
Nos espoirs sur le vieil hippodrome du temps.

JUILLET

Te souviens-tu de ce concert sous les platanes ?
Une valse d'amour tournoya sur les fleurs,
Et je crus tout à coup, chère âme, que mon cœur
Était le violon rouge du vieux tzigane.

AOÛT

Inoubliable été ! Les couchants des tropiques,
Les étangs écossais, les Japons pleins de fleurs,
Nous vîmes tout cela dans des yeux exotiques
Qui vinrent à Paris dans le mois des chaleurs.

SEPTEMBRE

Nous avons bien des fois visité le musée,
Je n'ai vu nulle part en ce royaume mort
Un marbre aussi parfait que celui de ton corps
Ni des chairs égalant ta jeune chair rosée.

OCTOBRE

Les ponts faisaient courir leurs immenses cerceaux
Sur la Seine, et Paris nous parut monotone ;
Tout le jour à Saint-Cloud nous avons vu l'automne
Illuminer les bois de l'or de ses pinceaux.

NOVEMBRE

Au Luxembourg d'hiver que le brouillard assiège
Les moineaux endormis formaient des bouquets noirs
Et le jet d'eau montait en la pâleur du soir
Comme un grand tournesol dessiné par la neige.

DÉCEMBRE

Quand tu venais jadis par un soir de décembre
Offrir à mon amour ta beauté de vingt ans,
L'hiver était partout excepté dans la chambre
Où tes baisers avaient des odeurs de printemps.

Roseau, 1910.

PRINTEMPS PARISIEN

Avril ! les marronniers vont reverdir Paris !
Ses squares, ses jardins seront bientôt fleuris.
Des souffles de lilas charmeront les banlieues,
Longchamp frissonnera sous des poussières bleues.
J'évoque par delà les horizons marins,
A travers le réseau frêle des tamarins,
Tout ce qui fit ma joie aux heures printanières ;
Le ciel plus délicat, les brises plus légères,
Le premier chant de merle au fond du Luxembourg,
Et le premier bouquet et le nouvel amour,
Et le rire léger de jeunes inconnues
Chantant au crépuscule au bord des avenues.
Ici, sous trop d'éclats resplendissant aux yeux,
Le printemps est un homme au torse vigoureux
Dont le visage pur ne connaît pas de rides.
Mais là-bas, que de tons vaporeux ou limpides,
Que de frêles lueurs, que de rayons divers,
Quand Avril, porte rose ouvrant sur les bois verts,
Laisse voir, au sortir de l'hiver, noir Érèbe,
Un printemps délicat frêle comme un éphèbe.

DÉLECTATION

Pour mieux vous admirer, regards que je chéris,
Beaux regards d'outre-mer qu'on rencontre à Paris,
A l'heure où l'Opéra déverse sur la place
Un fleuve d'étrangers, je gagnais la terrasse
D'où j'avais un instant le merveilleux loisir
De lire en vos miroirs le rêve ou le plaisir.
J'y voyais l'Amérique et ses fleuves sauvages,
J'y retrouvais l'azur de mes plus beaux voyages
Et sur vous mon désir flottait, joyeux et clair,
Ainsi qu'un bel oiseau des îles sur la mer.

ÉLÉGIE

O Seine, fleuve ami des teintes...

Jean ROYÈRE.

Fleuve aux frêles couleurs, Seine au chant monotone,
Je t'évoque à travers la tristesse des mers,
Et ton cours est si blond au delà des flots verts
Que tu sembles traîner l'or léger de l'automne.
Seine, ce m'est un charme inoubliable aux soirs
Où l'uniforme azur autour de l'Ile bouge,
De songer que là-bas rêvent dans tes miroirs
Les jeunes peupliers et les érables rouges.

LA NOSTALGIE DES YEUX

Beaux yeux verts qui mettez le printemps aux terrasses,
Beaux yeux d'or dont l'automne inonde les espaces,
Beaux yeux noirs dont les nuits estompent les déserts,
Beaux yeux bleus infinis et purs comme les mers,
Vous tous où j'ai surpris de sublimes images
D'océans inconnus et d'inconnus rivages,
Je regrette à l'égal de mes espoirs perdus
Vos merveilleux miroirs où je ne verrai plus,
Si jamais mon regard retrouve vos paupières,
Ni le même horizon, ni les mêmes lumières.

AU JARDIN DU LUXEMBOURG

Ile pleine d'oiseaux, de branches, de corolles
 Dans l'océan noir de Paris,
Luxembourg où le soir, au sortir des écoles,
 Nous menions nos rêves fleuris.

Quand sous tes marronniers s'étendent les ombrages
 Et les profondeurs d'un sous-bois,
Que les reines de France au bord de tes feuillages
 Semblent sourire à l'Autrefois,

Des garçonnets jolis comme des oiseaux frêles
 Sur ton bassin lancent le soir
Des bateaux ingénus où frissonnent les ailes
 Merveilleuses d'un jeune espoir.

Quand l'automne sanglant traîne ses fauves moires
 Sur les roses de tes bosquets,
De beaux ramiers rêveurs dans tes ramures noires
 Imitent de sombres bouquets.

Puis, au mois où du songe éternel des statues
 La neige épouse la blancheur,
Ton allée où les voix des feuilles se sont tues
 Se fait plus douce au promeneur

Dont le cœur tourmenté par l'angoisse des villes
 Éprouve en ton grave décor
Le solennel regret des campagnes tranquilles
 Où flotte l'odeur du bois mort...

Luxembourg! tu fus cher à mes beaux jours d'Europe :
 J'ai médité de tendres vers
Au bord de ta fontaine où l'œil du noir Cyclope
 Voit les platanes à l'envers.

Sous la chanson d'un arbre aux branches vigoureuses
 Qu'aux printemps derniers tu berçais,
J'ai retrouvé l'odeur des provinces heureuses
 Qui parfument le ciel français,

Et parfois, le cœur plein d'une indicible peine
 Dans l'or de tes soleils de Mai,
J'ai cru, parmi tes fleurs, respirer une haleine
 De mon île au souffle embaumé !

A UN ENFANT DE PARIS

N'est-ce pas, pauvre enfant des faubourgs de Paris,
Qui voyez le printemps dans les squares fleuris,
La campagne à Nogent, les forêts à Vincennes
Et l'Océan sur des affiches toujours vaines,
Que vos yeux pleins d'ennui, dans le même moment,
Ont reflété l'horreur et l'émerveillement,
Quand la Seine soudain leur donna le spectacle
D'un océan de boue enflé par la débâcle,
Quand le peuple blessé d'un malaise infini
Alla voir Notre-Dame et ses tours de granit
Symboliser sur l'eau lamentablement grise
Le vaisseau glorieux dont parle la devise ?

A UNE ANGLAISE

Je te disais souvent : « Avec des yeux pareils
Il ne faut pas, indifférente à nos soleils,
Monter deux fois par an sur un transatlantique,
Cher petit front anglais qu'enivre la musique
Des grands flots, j'ai bien peur que l'Océan amer
Ne soit enfin jaloux de tes beaux yeux de mer
Et qu'un soir de malheur ton âme hors d'haleine
N'entende tout à coup le chant de la sirène.
Chers yeux bleus, n'allez pas rêver sur l'Océan,
Allez vers les forêts où chante le printemps ! »
Mais tu riais alors d'un rire un peu sauvage
Où s'entendait le bruit des galets sur la plage.

.

Depuis, je n'ai pas vu tes yeux pleins de mirages
Et le transatlantique a fait de grands voyages,
Mais depuis, mon esprit est toujours inquiet,
Car je songe qu'un jour ton petit corps fluet

Sera trouvé par des marins sur un rivage
Par quelque lendemain sinistre de naufrage.
Qu'ils seront, ce jour-là, pitoyables ces yeux
Qu'égayait le saphir des océans joyeux !
Et qu'à jamais voyagera sur la mer triste,
Ta petite âme errante et vague de touriste.

A UN ÉPHÈBE

O formose puer, nimium ne crede colori.

VIRGILE.

Tu n'es que le reflet vivant du Printemps frêle,
O merveilleux adolescent,
Qu'on croise dans l'allée à l'heure la plus belle
Du jardin frais et caressant.

Le sang du jeune Avril circule dans tes veines
Sous ta peau laiteuse de lys
Et ton rire a le son limpide des fontaines
Où venait boire Amaryllis.

Sophocle en des banquets d'une pure allégresse
T'eût chanté lumineusement,
Virgile eût couronné d'un vert laurier de Grèce
Ton front admirable et charmant.

Vois, le beau Luxembourg s'est offert comme un
A ta grâce de jeune dieu, [temple
Et la voix du jardin heureux qui te contemple
Dit : « C'est Eros au regard bleu. »

Savoure lentement ces heures sans pareilles,
Avant que s'achève l'Été,
Car l'univers voulant créer d'autres merveilles
Reprendra ce qu'il t'a prêté.

Par un soir vapoureux où ton visage lisse
Vers le bassin se penchera,
Ta grâce évanouie en son onde, Narcisse,
Dans l'Automne se dissoudra.

Et, l'an prochain, quand tu viendras vers ces parterres
Avec l'amie aux yeux ardents,
Un autre éphèbe aura ravi de tes mains claires
Le sceptre léger du Printemps.

A UN TRAGÉDIEN

Incomparable artiste, homme au front de Protée,
Toi qui peux être tour à tour
Oreste, Agamemnon, Roméo, Prométhée,
Faces d'orgueil, faces d'amour.

Ton âme qui revient d'Athènes ou de Rome
A conçu le rêve divers
D'être à jamais dans le corps souple d'un même homme
Plusieurs miroirs de l'univers.

Tantôt les beaux accents des royales colères
Tordent tes bras harmonieux,
Tantôt dans un Olympe inondé de lumières
Tu dresses le torse des dieux.

Lorsqu'en un large vers, flambant comme une épée,
Ta voix allume de beaux cris,
Ton âme fait passer des souffles d'épopée
Sur le cœur vibrant de Paris.

Mais ton cœur qui pleura la chimérique reine
Sous de sublimes oripeaux,
Emporte chaque nuit un peu de l'ombre vaine
Des imaginaires châteaux.

Et, lorsque dans le jour, tu frôles les cohues
Des grandes foules au cœur vil,
Tu traînes dans l'ennui moderne de nos rues
La douleur des rois en exil.

Tu sembles pour flatter quelques chagrins intimes
Maudire un tragique hasard,
Imaginer encor d'abominables crimes
Avec un masque de César,

Préférer aux splendeurs des arbres magnifiques,
Lyres de nos vivants palais,
La folle vision des tourelles gothiques
Du vieux Danemark de Hamlet.

Et quand l'après-midi tu passes, taciturne,
Dans les jardins du Luxembourg,
Tes regards, comme ceux d'un grand oiseau nocturne,
Semblent haïr l'éclat du jour.

A UNE AMÉRICAINE

Splendide Américaine, éclatante merveille
 Qu'on croise aux courses du printemps,
Quand Auteuil offre aux yeux l'élégante corbeille
 De son pesage débordant.

Est-ce le vert décor du bois mélancolique
 Qui rend songeur votre beau front ?
Y venez-vous songer aux pampas d'Amérique
 Où bondit le libre étalon ?

Regrettez-vous la mer, les coutumes natales,
 Les sports que New-York inventa ?
Entendez-vous parmi le galop des cavales
 Les marches de votre Sousa ?

Le Far-West où le vent emporte de beaux couples
 Repasse-t-il devant vos yeux,
Lorsque les cavaliers font ployer leurs reins souples
 Sur un obstacle dangereux ?

Revoyez-vous passer parmi les fuites brèves
Des casaques aux feux changeants
Les reflets chatoyants des espoirs et des rêves
Sur les hippodromes du temps ?

Reine dont les dollars sont toute la noblesse,
Rêvez-vous aux blasons dorés
Devant un alezan qui, comme une duchesse,
A de royales parentés ?

Vous voyez-vous déjà dans les lueurs rosées
D'un crépuscule de Grand-Prix
Revenant en « auto » par les Champs Élysées
Avec un prince de Paris ?

Mais n'est-ce pas plutôt le jockey dont la mode
A partout consacré le nom,
Le jeune Anglais aux yeux de limpide émeraude
Qui rend songeur votre beau front ?

L'aimez-vous à mourir ou, seulement jalouse
De sa beauté d'adolescent,
Voudriez-vous le voir rouler sur la pelouse
Pâle et le front taché de sang ?

UNE JOURNÉE A FONTAINEBLEAU

Qu'il fut heureux le tendre jour où nous allâmes
A l'auberge du Cadran-Bleu,
Ainsi que deux oiseaux se cherchèrent nos âmes
Dans ce beau jour de Mars sans feu.

Nous avons déserté Paris déjà maussade,
Impatients du renouveau,
Et nous avons choisi pour notre promenade
La forêt de Fontainebleau.

Fuyant l'émotion que les siècles de gloire
Retiennent dans le vieux palais,
Vous avez préféré vous sourire en la moire
Des eaux des parterres anglais.

Je vous revois penchant votre taille adorable
Vers le miroir du grand bassin,
Ou gravant votre nom musical dans le sable
D'une allée au noble dessin.

Les cimes des tilleuls avaient des bourgeons roses,
 Dans l'azur passaient de doux vols,
Et vers vous se penchaient les grands jets d'eaux
 Comme de graves tournesols. [moroses]

La forêt fut divine : elle vous ouvrit toutes
 Ses sentes aux fraîches odeurs,
Et le jeune Printemps vous suivit sur les routes
 Ayant pris vos yeux pour deux fleurs.

Car, sous les frondaisons sublimes des grands chênes
 Où frissonne l'âme des dieux,
Tandis que nous grisaient les brises souveraines
 Montant des fonds prodigieux,

Vous n'étiez pas moins belle auprès de moi, Suzanne,
 Avec vos jolis yeux surpris,
Qu'une autre qui jadis sut danser la pavane
 En souriant à des marquis.

LA CHANSON DU MOULIN A VENT

A Georges Rivaux.

Je suis un vieux, très vieux Moulin
Qui tourne au vent du grand chemin,
Près de la Seine,
Et dresse au sommet d'un coteau,
Sur les ruines d'un château,
Une ombre vaine.

La route qui court à mes pieds
A vu sous ses verts marronniers
De belles poses,
Au temps jadis, quand les seigneurs
Passaient brodés comme des fleurs
Parmi ses roses.

Oh! que les matins étaient bleus
Lorsque claquait le fouet joyeux
 Des diligences
Et que l'azur des vieux printemps
Reflétait dans l'eau des étangs
 Ses transparences !

Alors l'oiseau couleur du temps
Chantait à l'arbre palpitant
 Que le vent bouge,
Et tu courais dans les sentiers
Que préfèrent les écoliers,
 Chaperon Rouge.

Des marmottes du Savoyard
Et des poètes — du hasard
 Je fus l'auberge,
Et dans un décor printanier
Manon mena son chevalier
 Vers cette berge.

J'ai tourné dans des ciels de sang
Quand Bonaparte tout-puissant
 Dompta le monde ;
Et j'ai tourné dans des ciels fous
Quand la gloire étendit sur nous
 Son aile blonde.

Je suis le Moulin du passé,
Le Moulin du rêve effacé
 Et de l'histoire,
Et parfois, sous le grand ciel bleu,
J'agite en un funèbre adieu
 Mes ailes noires,

Mes ailes qui s'en vont périr
En saluant ton avenir,
 Siècle de doute,
Mais qui dresseront une croix
En l'honneur du bel Autrefois
 Sur la grand'route !

ÉPILOGUE

Je croyais te pleurer, France, je me trompais.
Hélas ! c'est ma jeunesse enfuie à jamais
Que je pleurais au cours de ces tendres poèmes,
Tandis que sous le ciel des crépuscules blêmes
Je voyais sous l'azur planer les noirs adieux
Des vols d'oiseaux plongeant dans la brume des cieux,
Des vols d'oiseaux pareils, sur la douceur des lames,
Aux espoirs à jamais envolés de mon âme.

FIN DES NOSTALGIES FRANÇAISES

AUX PLUS BEAUX YEUX DE FRANCE

*« How like a winter hath my absence been
« From Thee, the pleasure of the fleeting year!
« What freezings have I felt, what dark days seen,
« What Old December's bareness every where!
« And yet this time removed was summer's time. »*

W. SHAKESPEARE.

PROLOGUE

I

D'un vieil arbre français, svelte et dernière tige,
Votre splendide nom vous donne un tel prestige,
Qu'on est surpris qu'en plus vous ayez la beauté,
Le charme, l'élégance et la simplicité.

II

Cette pure noblesse et ce splendide nom
Ne me rempliraient pas le cœur de tant d'ivresse,
Si la Beauté n'avait moulé votre doux front
Et sculpté votre corps de ses mains de caresse.

III

Lorsque les noms aimés résonnent dans mon cœur,
Les uns parlent de deuil et les autres d'absence ;
Et le vôtre propage un bel écho rêveur,
Ainsi qu'un son de cor dans les forêts de France.

IV

Si vous allez un jour jusqu'à Fontainebleau,
Quand dans ses bleus bassins l'or automnal se mire,
Vos jeunes yeux verront, en se penchant sur l'eau,
Le visage des rois de France vous sourire.

PREMIER ADIEU

L'Opaline fumée d'un vol de goélands.
John-Antoine NAU.

Tandis que le printemps voluptueux ramène
Sous le ciel de Paris le sourire des fleurs,
Je pars seul, loin de vous, le cœur chargé de peine,
Vers des climats brûlants et des ciels sans douceur.

Mais tout me parlera de vous dans le voyage :
Et les vols éperdus qui planeront sur l'eau,
Et l'horizon où passera, dans un halo,
Votre profil, vague et lointain comme un nuage.

Les brises de la Terre où flottera parfois
L'odeur mélancolique et lointaine des bois,
Du jeune Avril m'apporteront une caresse.

Et, sous le grave azur des soirs harmonieux,
Mes yeux s'attendriront à regarder sans cesse
La Mer, dont la couleur est celle de vos yeux.

Paris, avril 1908.

DEUXIÈME ADIEU

Je passerais des jours adorables de fièvres
A regarder s'ouvrir en des jardins heureux,
Sous vos beaux cheveux d'or, la rose de vos lèvres
Et les lotus éclos aux lacs verts de vos yeux.
Et pourtant je vous quitte, et mon cœur ne conserve
De vous revoir un jour qu'un espoir incertain
Ennobli d'avoir vu sourire en leur matin
Vos tendres yeux pareils aux yeux verts de Minerve.

TROISIÈME ADIEU

Vous m'êtes apparue ainsi qu'une étrangère,
Simple et rare, aux yeux clairs que nul n'a défiés.

Joseph Bosc.

O vous que le sort fit passer
Comme un météore en ma vie,
Chère image à peine suivie
Et déjà prête à s'effacer ;
Puisque, demain, les paysages
Mélancoliques de vos yeux
S'évanouiront pareils à ceux
Qu'on voit au bord des couchants bleus
Disparaître sous des nuages ;
Puisque, demain, charmant visage,
Les arcs de vos sourcils ombreux
Seront pour mon rêve amoureux
Comme un vol perdu d'hirondelle
Planant dans un ciel ténébreux
Par un crépuscule d'orage,

Souffrez encore qu'une fois
Je sois bercé par votre voix,
Et que mon âme, qui chancelle,
Se penche vers vous pour mieux voir,
Dans les étangs mélancoliques
De vos prunelles magnifiques,
Se refléter son désespoir.

LE RETOUR

En regardant vers le país de France
Ung jour m'avint, à Douvres sur la mer.

Charles D'ORLÉANS.

L'océan reflétait des soirs pleins de couleurs
Et les îles rêvaient dans leurs robes de fleurs.
Les Antilles dressaient leur brûlante émeraude
Sur le saphir des eaux où la dorade rôde.
Leurs pitons bleus dormaient dans de douces vapeurs,
Leurs plages ruisselaient d'écume et de lueurs.
Leurs lianes grimpant en molles arabesques
Dessinaient en l'azur de verdoyantes fresques.
Mille parfums flottaient, pénétrants et légers,
Des pétales jonchaient l'ombre des orangers.
Des ports bariolés ouvraient leurs rades claires
A des vaisseaux chargés de jeunes étrangères.
La brise balançait les rouges flamboyants
Et les grands cocotiers aux bouquets ondoyants
Et de larges oiseaux aux vols mélancoliques
Planaient dans la lumière immense des tropiques...

Pourtant, je revoyais sans émoi ces splendeurs,
Je respirais sans feu ces divines odeurs.
Et moi qui regrettais le toit de ma famille
Et la paix souriante et verte d'une Antille,
Je sentais que j'étais sans extase et sans foi ;
Je songeais que j'avais laissé, bien loin de moi,
Dans un jardin français, plein de fleurs et d'abeilles,
Deux yeux plus beaux encor que toutes ces merveilles.

HYMNE PASSIONNÉ

Jusqu'au fond des forêts votre image me suit.

RACINE.

Tendre et cruel Amour, jeune lys svelte et pur,
Réalité plus belle encore que le rêve,
Je vous aime et, malgré l'infranchissable azur,
Votre beauté pour moi comme un astre se lève.

Tandis que ma croisée ouverte à leurs odeurs
Laisait entrer le chant d'un oiseau des savanes,
Je songeais à la Ville amoureuse des fleurs
Où vous passez l'automne à l'ombre des platanes.

Prolongeant des reflets de pourpre sur la mer,
Ce soir les flamboyants saignent à quatre lieues...
J'évoque, et mon regret se fait bien plus amer,
Votre bouche éclatante et vos prunelles bleues.

Et sans fin, sous l'éclat magnifique du jour,
Dans la verte forêt, comme sur la montagne,
Doux mirage exaltant que fait flotter l'Amour,
Votre divine image en rêve m'accompagne.

Mais vous, que faites-vous sous le soleil latin
Tandis que ma pensée ardente vous regrette ?
Quel château de province, amical ou hautain,
Organise pour vous une adorable fête ?

Avez-vous su pour cet hiver vous décider ?
Reverrez-vous Paris, les courses, les théâtres ?
Quel clair pays aura l'orgueil de vous garder
Aux mois où sur les monts vibre la voix des pâtres ?

La terre de Sophocle, ivre de sa beauté,
Vous sourit-elle encor sous les lunes décroës ?
Irez-vous écouter, pâle de volupté,
Pleurer le rossignol dans ses buissons de roses ?

Reviendrez-vous aimer les lyres de la mer
A l'ombre des rochers des plages de Sicile,
Ou revoir l'Italie où l'automne est si clair
Qu'il y plane un rayon de l'âme de Virgile ?

Dites, mon cher Amour, n'avez-vous pas perdu,
Parmi tous les plaisirs de votre vie heureuse,
Le souvenir qu'il est sous un ciel éperdu
Une âme que l'amour a rendu soucieuse

Et qui songe sans cesse à votre regard clair
Qu'elle surprit un soir que, fuyant la cohue,
Vous quittiez l'Opéra par une nuit d'hiver,
En traînant le printemps après vous dans la rue ?

Si vous gardez l'écho de mon cœur tourmenté,
O fleur, divine fleur d'une noblesse rare,
Allez vers l'océan, et que votre beauté
Sourie à l'horizon grave qui nous sépare !

Et peut-être qu'un soir où mon rêve déçu
Aura perdu l'espoir de mirer vos prunelles,
Mon âme frémira pour avoir aperçu
Votre image aux remous des vagues éternelles !

O douleur de songer que des centaines d'yeux
Vous voient, indifférents, passer sous les platanes,
Et que moi qui vous pleure et vous aime et vous veux,
Je sois si loin de vous dans la paix des savanes,

Perdu sans nul espoir, peut-être sans ami,
Prisonnier de mon île où, sous l'or des lianes,
Je compose des chants désespérés parmi
Les jungles des bambous et les jungles des cannes.

PRIÈRE

Beaux monts, monts violets, monts de la Dominique,
Promontoires plongeant dans l'azur magnifique,
Exaltez, exaltez mon merveilleux amour !

Flots de la mer si doux sur les plages des îles,
Vous qui bercez sans fin ces rivages tranquilles,
De vos lyres bercez mon douloureux amour !

PAR DELA LES MERS

A travers l'horizon nostalgique des mers,
Votre pure beauté pour moi s'idéalise ;
En d'amoureux miroirs que lui feront mes vers
Je veux lui conserver cette élégance exquise,
Ce charme délicat, cette fraîche douceur
Des choses que l'on voit surtout avec son cœur.

SPLEEN

Malgré les pâmoisons du soleil dans les roses
D'une Antille au limpide ciel,
Malgré la mer qui s'offre en d'amoureuses poses
Aux baisers du vent sensuel ;
Je préfère ce soir à l'île merveilleuse
Le décor du vieux parc brumeux
Où l'automne mirait sa grande ombre rêveuse
Dans les verts étangs de vos yeux.

LE PORTRAIT

Je me disais en admirant votre élégance
Et la pureté de vos traits
Qu'un Van Dyck eût aimé vous peindre en le silence
Et l'automne d'un parc anglais ;
Qu'il eût choisi pour fond de toile des feuillages
Déjà rougis de marronniers,
Et qu'à vos pieds il eût couché de beaux pelages
D'épagneuls et de lévriers.

LYS DE FRANCE

Chère Ame qui songez peut-être,
A cette heure, à l'ami lointain,
En regardant d'une fenêtre
Un vol noir dans le bleu matin ;
Si vous étiez sur cette route
Avec moi, par ce tiède jour,
Au bord de la mer dont j'écoute
Chanter les vagues tour à tour ;
L'Ile admirant votre élégance
Dirait : « Quelle est donc cette fleur ? »
Je répondrais : « Un lys de France
Dont le parfum trouble mon cœur. »

LE SYMBOLE

Vous résumez pour moi toutes les nostalgies,
Tous mes beaux souvenirs et tous mes beaux regrets,
Je vous aime bien plus de loin et je suis prêt
A composer pour vous de tendres élégies.

Vous symbolisez bien tout ce qui me grisa
Par les monts et les prés de la terre française ;
Vous avez la douceur d'un étang de Corrèze
Et l'éclat d'une fleur que le Sud embrasa.

Par delà l'Océan, miroir de ma tristesse,
Vous êtes aujourd'hui ce que j'aime le mieux.
Vous avez d'un printemps d'Europe la jeunesse :
L'azur du ciel de France est celui de vos yeux.

AVANT DE VOUS CONNAÎTRE

Avant de vous connaître un volontaire orgueil
Me faisait désirer d'inconstantes tendresses ;
Je n'aimais que l'Amour et non pas les maîtresses,
Et j'oubliais leurs noms en franchissant leur seuil.

Mais vous fûtes si rare avec votre sourire
Où flotte la douceur pâle de vos yeux verts
Que vous avez pour moi résumé l'univers
De tous les idéals auxquels mon rêve aspire.

Mon cœur n'aime que vous ; tel un papillon d'or
Qui rêvait de plonger dans chaque fleur éclose
Et qui dans un jardin où le soleil l'endort
Aime tout le Printemps en une seule rose.

VOS YEUX

Des yeux m'ont reflété l'Écosse et l'Angleterre
Et d'autres l'Amérique aux lacs pleins de mystère ;
Je préfère pourtant à tous ces yeux si beaux
Vos yeux où j'ai surpris des mirages nouveaux,
Vos beaux yeux si français qu'en eux frissonne l'eau
D'un bassin de Versailles ou de Fontainebleau,
Vos yeux où vingt printemps ont laissé tant de charmes
Qu'ils seront, malgré vous, cause de bien des larmes,
Vos yeux où tremble, ainsi qu'en un parc d'autrefois,
L'azur d'un crépuscule où rêvèrent les rois,
Vos yeux si merveilleux, si purs, que leurs magies
Par delà l'Océan charment mes nostalgies,
Vos yeux adolescents dont vous avez si bien,
Par une nuit d'hiver, illuminé les miens
Que pour toujours je garde en l'eau de ma prunelle
L'orgueil d'avoir miré la tête la plus belle
Qu'aient vue à la clarté de leurs matins fleuris
Les jardins verdoyants qui parfument Paris.

SOUS LE CIEL DES TROPIQUES

Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.

André CHÉNIER.

Qui m'eût dit, par ces jours débordants de lumière
Où mes yeux pouvaient voir presque chaque matin
Votre jeunesse en fleur dressant dans un jardin
La belle pureté d'un marbre de Falguière,

Que plus tard, vous croisant par une froide nuit
Dont le vent animait la neige et la tristesse,
Je sentirais soudain se fondre mon ennui
Et fleurir à sa place une immense tendresse ?

Qui m'eût dit qu'aujourd'hui je pleurerais vos yeux
Et votre pur profil un peu mélancolique
Par delà les déserts des grands océans bleus,

Et que, sous les beaux soirs d'une île des Tropiques,
Les brumes de la mer et de l'éloignement
Me rendraient votre charme encor plus émouvant ?

L'AVEU

Je lui portais les fleurs que fait naître l'absence
Dans les jardins du souvenir.

Jean-Louis VAUDOYER.

Par ces soirs antillais si vastes et si bleus
Où les flots apaisés expirent sur les grèves,
Si de tous les regards qui sont chers à mes rêves,
Les vôtres sont ceux-là qui m'émeuvent le mieux,

Ce n'est pas seulement parce que sur la terre
Nul front ne fut jamais plus beau que votre front,
Que votre fraîche voix rêve dans le mystère
Et qu'un automne coule en vos beaux cheveux blonds.

C'est encor et surtout qu'à travers les magies
Des prismes de la mer et de la nostalgie,
Je vous aime bien mieux, ô charme de mon cœur,

Vous que j'ai dû quitter par un soir de tristesse,
Alors qu'en un printemps tout chargé de tendresse
L'arbre de mon amour était à peine en fleur.

UN CRÉPUSCULE

C'est que ce n'étaient que mirages,
C'est que ce n'étaient que fumées.

André GIDE.

Que d'ors, que de carmins dans le beau crépuscule !
Chaque arbre est un brasier où la lumière ondule.
Violette naguère et pourpre en ce moment ;
La mer roule en ses flots des feux de diamant ;
Le soleil s'est couché dans des jardins de roses ;
Les nuages dans l'air forment des îlots roses ;
Et la lune qui monte, offrant son bouclier
Aux splendides lueurs qui dorent le hallier,
Semble, en la profondeur de ce beau soir limpide,
D'une conque de nacre au cœur d'une eau sans ride.
Un grand voilier obscur passe à l'horizon clair,
Et le ciel me paraît plus vaste et plus désert.
Je songe à sa beauté si parfaite et si rare
Et que l'immensité de la mer nous sépare.

CANTIQUE DES CANTIQUES

Cher Amour, vous avez l'élégance parfaite
Et le port d'un jeune palmier,
Lorsque le vent du sud vient balancer son faite
D'un souffle pur et régulier.

Ainsi qu'un jour vibrant et tiède des tropiques,
Dans une île au site vermeil,
Le songe où vous passez a les couleurs magiques
D'un paysage de soleil.

Vous êtes comme une aube enivrante de roses
Où brille le bonheur d'aimer,
Où toutes les clartés adorables des choses
Ont le désir de nous charmer.

Vous êtes comme un soir de printemps où la brise
Traîne un arôme caressant,
Tandis que dans l'azur d'une langueur exquise
Flotte l'or mince du croissant.

Votre visage est aussi pur qu'un tendre songe
 Qui, descendu la nuit du ciel,
Nous laisse en revenant aux pays du mensonge
 Le dégoût du monde réel.

L'eau verte de vos yeux tremble comme une source
 Aux vallons où fleurit le lin,
Lorsque le son d'un cor monte vers la Grande Ourse
 Dans un crépuscule opalin.

Vos dents sont un clavier pour les gammes heureuses
 De vos rires frais et joyeux ;
Et vos sourcils sont comme un vol d'ailes soyeuses
 Sur les lacs jumeaux de vos yeux.

Les ongles de vos doigts ont de légers nuages
 Sur la nacre de leurs ciels clairs,
Et votre oreille a le dessin des coquillages
 Qu'ont roulés les lointaines mers.

Sur votre front de neige une veine dessine
 Deux minuscules fleuves bleus ;
Sous vos beaux vêtements votre corps se devine
 Souple, tiède, voluptueux.

Vous êtes à la fois l'amante virginale
Et l'éphèbe au corps délicat :
Vous avez la beauté gracile d'Euryale
Tout en étant Nausicaa.

Et c'est pourquoi vers vous de mon âme s'élève
Un cantique ardent et divers,
Chère réalité plus belle que le rêve,
O mon Amour, mon Univers !

BRISE MARINE

Dans son cadre d'azur, d'océan et de ciel,
Que l'île où je vous chante est propice à mon rêve,
Et que j'évoque bien de sa splendide grève
Vos yeux, objets charmants d'un grand amour cruel !
Quand la mer a parfois cette lumière bleue
Qui me rappelle tant celle de vos regards,
J'aime, en l'immensité des nostalgiques soirs,
Imaginer que vient de plus de mille lieues
Un arôme émané du lointain continent [temps.
Où vos beaux yeux n'ont vu que vingt fois le prin-
Alors, le cœur brûlé d'inexprimables fièvres,
Je prononce tout haut votre nom grave et fier,
Votre beau nom qui met une ivresse dans l'air
Et le souffle léger d'une fleur sur mes lèvres,
Cependant que les flots adorablement bleus
Prolongent jusqu'à moi les soirs purs de vos yeux.

LE DERNIER SOIR

Vous saviez que bientôt ce serait mon départ,
Et vous avez voulu rester un peu plus tard
Que de coutume, ô ma beauté, pour que mon âme
Eût le temps de fixer le rêve sur sa trame
Et pour que le pinceau fidèle de l'Amour
Eût le temps de tracer sur mon cœur le contour
De vos traits et qu'il eût tout le loisir d'y peindre
Vos yeux d'une couleur qui ne dût pas s'éteindre,
Car vous songiez, ô vous qui charmez les miroirs,
Qu'en vous perdant j'aurais d'infinis désespoirs ;
Et vous avez voulu me laisser une image
Qui sût me consoler durant le long voyage ;
Et c'est pourquoi pendant le douloureux moment,
Votre regard se fit plus doux et plus charmant,
Pour que son souvenir fût à jamais capable
De me remplir les yeux d'une ivresse adorable,
Et pour que le portrait qu'allait garder mon cœur
Fût doux comme un sourire et frais comme une fleur.

A VERSAILLES

C'est à Versailles, près d'un svelte jet d'eau glauque,
O mon charmant Amour, que mon cœur vous évoque.
Le parc, quand vous passez sous ses nobles massifs,
Mire dans ses bassins des arbres moins pensifs ;
Votre adorable voix distrait sa rêverie,
Les rossignols n'ont plus de notes d'agonie ;
Un parfum d'autrefois vient de ses profondeurs
Chargé de tout l'émoi de vos jeunes odeurs ;
Plus doux, le crépuscule inonde de sa cendre
L'allée où le silence et la nuit vont descendre,
Et quand le clair de lune éclaire le gazon,
Il flotte des parfums de fleurs sur Trianon.

LE PARC

Je voudrais habiter une haute maison,
D'où, d'un balcon ouvrant sur un bel horizon,
Je pourrais voir un parc immense où le vent pleure.
Vous passeriez le soir, toujours à la même heure,
Dans l'allée où fleurit à l'arrière-saison
Un parterre évoquant ceux de la Malmaison.
Le charme durerait à peine une minute,
On entendrait le chant d'une invisible flûte,
Comme un mélancolique et pâle papillon,
Sur vous se poserait l'or d'un dernier rayon ;
Puis l'ombre s'étendrait et mon cœur taciturne
Sentirait doublement la tristesse nocturne ;
Car, malgré des chagrins et des soucis constants,
Un grand bonheur tiendrait en ces quelques instants
Où vous seriez la pure et merveilleuse image
De la Beauté passant dans un beau paysage.

DEUXIÈME CANTIQUE

I

Vous êtes, mon Amour, à plus de mille lieues,
Mais, à cause de vous, une angoisse adorable
M'étreint, lorsque je vois, rose, sur l'or des sables,
Une liane en fleurs au bord des îles bleues.

II

Qu'il me fut doux, parmi les printemps de l'Europe,
D'aimer vos yeux couleur de montagne et de mer ;
De voir sur leurs étangs fleurir l'héliotrope
Et flotter le varech en leur océan vert.

III

Je songe nuit et jour à vos grands yeux d'azur
Et d'eux de plus en plus mon rêve s'énamoure,
Devant le paysage harmonieux et pur
De l'Ile qu'une mer céruléenne entoure.

IV

La falaise est à pic sous les cocotiers verts
Dont la mouvante palme en l'Océan se mire ;
Ce soir, ma nostalgie est un oiseau des mers
Qui poursuit le sillage écumeux d'un navire.

V

Penser à vous sans cesse est d'un charme très doux :
Vous hantez mon travail comme ma promenade ;
Je crois qu'il est en moi plus de pensers pour vous
Que de rubis serrés au cœur d'une grenade.

VI

Svelte frangipanier en fleurs dans les halliers,
De vous une odorante et blanche neige tombe ;
Pourtant, je vous préfère un coin de peupliers
Où rêve mon Amour, quand passe la palombe.

VII

Lorsque je songe à vous, l'Île se fait plus tendre,
Et j'avoue à mon cœur que c'est peut-être à cause
De votre souvenir que nous croyons entendre
Des oiseaux inconnus dans la lisière rose.

VIII

La rivière qui coule à l'ombre de ce bois
Ne verra jamais plus le même paysage,
Et jamais, mon Amour, je ne pourrai deux fois
Avoir de vous la même éblouissante image.

IX

La nuit roule son flot d'étoiles éternelles,
Mes regards, cette nuit, se détournent des cieux :
J'ai dans mon souvenir les astres de vos yeux ;
J'adore au fond de moi deux étoiles nouvelles.

X

Vénus et le Croissant dessinent sur la mer
Deux beaux chemins dorés d'une douceur égale ;
Si vous étiez ici, mon ange au doux front pâle,
Nos rêves aimeraient suivre ces chemins clairs.

XI

Je vous bénis, Amour, mon bel Amour nouveau,
Vous qui blessez mon cœur d'une angoisse infinie,
Vous qui donnez sur l'eau de la mer éblouie
A mes rêves des vols si puissants et si beaux.

XII

Quand vous fermez les yeux, noirs sur votre front
Vos sourcils sont deux vols de ramiers en hiver; [grêle,
Mais quand vos tendres yeux regardent l'univers,
Vos sourcils sur un lac sont deux vols d'hirondelle.

XIII

Je voudrais célébrer, en un poème pur,
Vos yeux d'autant plus beaux qu'ils sont un peu
Vos yeux où sont des lins et des héliotropes [myopes,
En fleurs, en un pays d'incomparable azur.

XIV

D'où vient qu'en vos yeux bleus s'allume un reflet vert,
O vous que le sort fit naître près des montagnes ?
Vos aïeux autrefois eurent-ils pour compagnes
Des femmes dont les yeux avaient aimé la mer ?

XV

Avec leurs fins croissants de couleur opaline,
Vos ongles purs, enduits de tendres vermillons,
Sont de petits pastels où le rêve imagine
En un ciel rose un essaim blanc de papillons.

XVI

Tandis que s'y posait le vol d'une vanesse,
Une rose croula de mon rosier grim pant,
Et je songeai : « C'est vous le papillon flottant,
Et c'est moi l'arbrisseau d'où s'enfuit la jeunesse. »

XVII

Désireux d'admirer vos yeux en d'autres yeux,
J'offris à mes désirs le bonheur d'un voyage ;
Par un soir de couleurs, j'ai quitté le rivage
D'où mon cœur vous voyait en de doux pastels bleus.

XVIII

Après la Guadeloupe, Antigue, Névis vert,
Saint-Christophe où la mer allume des turquoises ;
J'ai vu les pélicans et les îles danoises :
Christianstad aux murs blancs se mirait dans la mer.

XIX

Je ne songeais qu'à vous en ce voyage heureux,
O charme, aux jours ardents où brûle l'archipel,
D'être à bord d'un steamer, passant par des soirs bleus,
Sous les arcs de triomphe en fleur des arcs-en-ciel.

XX

Je vis à Saint-Thomas, rêvant sur trois coteaux,
Charlotte-Amalia, ville claire et jolie ;
Par un dimanche frais, plein de mélancolie,
Votre image hantait son golfe aux vertes eaux.

XXI

En traversant New-York, je vis un beau visage
Qui ressemblait beaucoup au vôtre, mon amour,
Parmi mes jours heureux je compterai ce jour :
O joie étincelante et riche des voyages !

XXII

Si vous étiez ici ce soir, je vous dirais :
« Il n'est plus en mon cœur aucune nostalgie
Pour le pâle printemps et l'automne rougie ;
Ces frileuses saisons rêvent en vos yeux frais. »

XXIII

Je vous dirais : « Donnez vos yeux, que j'y regarde
Le vert de la montagne et le bleu de la mer,
Que votre lèvre soit la rose où se hasarde
Comme une guêpe d'or mon beau désir amer. »

XXIV

Des poètes plus purs vous écriront des vers ;
Mais ne dédaignez pas les miens, ô tête blonde,
Les miens que par delà la tristesse des mers
J'ai composés pour vous à l'autre bout du monde.

XXV

Combien de fois encor irez-vous sans tempête,
Et reviendrez-vous sans malheur
Sur l'abîme effrayant de l'amour, goélette,
O goélette de mon cœur ?

ORGUEIL

Sous le tamarinier morose,
Dans la maison du souvenir ;
Je ne suis pas jaloux des roses
Que tout Paris peut vous offrir.
Dans mon île aux vertes savanes,
Je ne suis pas jaloux de ceux
Qui, sous l'automne des platanes,
S'éprendront de vos tendres yeux.
Quelle que soit la belle image
Qu'ils aient de votre être charmant,
Elle ne vaut pas le mirage
Que me donne l'éloignement.
Divin objet de mon lyrisme,
Je vous vois adorablement :
Je vous vois à travers les prismes
De l'amour et de l'Océan !

TROISIÈME CANTIQUE

I

Je sais que vous allez partir pour un voyage
Vers les belles cités de l'Europe brumeuse,
Et je veux en esprit suivre votre visage
Dont mon âme est toujours la dolente amoureuse.

II

Je vous vois par un soir de Venise très doux
Monter sur la gondole exquise de mon rêve ;
La lune de safran sur la lagune rêve,
La voix du gondolier est éprise de vous.

III

Vienne est belle aux nuits où de jeunes tziganes
Dans des valse d'amour prennent le cœur des femmes ;
Le sublime Océan avec toutes ses lames
Chante en leurs violons rouges, sous les platanes.

IV

La romantique Espagne est bien digne de vous ·
Voyez Valladolid, Tolède et Barcelone ;
Voyez surtout, voyez, son ciel vous sera doux,
Séville dont mon cœur à tout jamais s'étonne.

V

Je préfère pourtant songer que vous irez
Vers les pays du Nord dont j'aime la magie ;
Que l'Écosse sur vous bercera ses forêts,
Que vous verrez Érin pleine de nostalgie.

XI

Irlande d'émeraude, ile aux blanches maisons,
J'aimai ton paysage un peu mélancolique,
Quand un matin, du haut d'un noir transatlantique,
Nous vîmes des vols blancs à tous tes horizons.

VII

Londre, à cause des yeux qui pour moi vous mirèrent,
Je garderai de vous une image troublante ;
Vous êtes la cité royalement austère,
Mais deux tendres yeux bleus vous firent souriante.

VIII

J'aime le large Strand lorsque la nuit approche,
Et *Golden Cross* qui fut quelque temps ma demeure
Et d'où, quand Saint-Martin sonne ses douces heures,
On se croirait au temps de Dickens et des cochés.

IX

Piccadilly ! Piccadilly ! Leicester square,
Allumez pour ses yeux vos plus blondes lumières ;
Que les « beaux yeux de France » aient le bonheur trop
De voir Londres à la fin d'une après-midi claire. [rare

X

Lorsque vous aurez vu les plus beaux paysages
D'Europe et les splendeurs de ses grandes cités,
Penserez-vous encor à ces lointains rivages
Où mon cœur nuit et jour songe à votre beauté ?

XI

Tandis que je vous chante, un grand vaisseau qui passe
S'enfonce dans la brume immense de la mer,
Et je songe soudain que comme lui s'efface
Mon souvenir au cœur de l'être qui m'est cher.

XII

Mon cœur, vaisseau d'amour, autrefois sur les flots
De l'amour tu glissais, voile haute et sereine ;
La douleur à présent alourdit ta carène,
Et ta cale sonore est pleine de sanglots !

UN SOIR

L'Ile verte est en proie aux caresses du soir,
L'air est bleu, le ciel rose et la mer violette ;
L'orbe d'or du soleil semble un rouge encensoir
D'où montent des parfums d'ambre et de violette.

Le vent du sud m'apporte une odeur inconnue.
Un flamboyant fleuri couronne le vieux fort.
L'astre mort de son sang éclabousse la nue,
Et sous les feux du soir la mer est toute d'or.

Sous les palmiers dorés passent de grandes ombres,
Les vagues sur le sable expirent tour à tour.
A l'horizon décroît l'adieu d'un beau vol sombre,
Et la nuit va fermer les paupières du jour.

L'alizé maintenant balance la tonnelle.
Les *divi divi* d'or versent leur pur encens,
Et la chauve-souris remplace l'hirondelle
Dans le ciel où déjà l'obscurité descend...

Je me souviens d'un soir très doux dans l'avenue :
L'Arc de Triomphe bleu rêvait sous un ciel lourd ;
Je répète les mots de la chère entrevue...
Mon cœur inconsolé regrettera toujours.

PARMI LES FLEURS

Florentes ferulas et grandia lilia quassans.

VIRGILE.

Voici les fleurs de mon pays, toutes les fleurs
Dont les aromes purs ont hanté Baudelaire,
Les fleurs aux cent parfums, les fleurs aux cent cou-
Qui sont l'orgueil sacré de ma belle île claire. [leurs

Voici l'ilang-ilang aux pétales dorés,
Le divi divi blond, le bégonia rose,
Le liseron d'azur et les iris ambrés,
Le lys rouge où l'aurore en diamants repose.

Voici les fleurs qui font le souffle d'un beau soir,
Et celles que le vent berce dans les lianes,
Celles que le matin ouvre sur l'étang noir,
Celles du précipice et celles des savanes.

Voici la fleur qui porte aux sens la volupté,
Celle dont le contact a le charme d'un philtre,
Celle qui fait qu'au cœur d'un amant tourmenté
L'oubli pareil à l'eau du Léthé noir s'infiltré.

Comme elles charmeraient notre suave amour,
De leurs tons merveilleux, de leurs odeurs divines !
Comme elles porteraient à tes sens tour à tour
Le printemps de nos bois, l'été de nos collines !

Que j'aimerais, grisé par leur effluve ardent,
T'étreindre, ô ma Beauté, dans les brousses de l'île.
Mais, hélas ! je suis seul sous le palmier vibrant
Et je porte en mon âme une ivresse stérile.

O mon cœur, ô mon cœur, parmi toutes ces fleurs.
 Tu n'es qu'une corolle usée ;
En proie à l'éternel automne des douleurs,
Rose morte et qu'en vain mouillera la rosée !

MATIN DE JUIN

Les colibris frôleurs pillent les flamboyants,
Des bougainvillias violâtres et roses
Allument sur la mer des jardins ondoyants,
Des ilots où le vent met des métamorphoses.

Le soleil s'est levé. Les montagnes sont roses.
Un rayon jaune anime un grand eucalyptus
Qui, dans l'air enivré par les fleurs d'un cactus,
Balance doucement son feuillage morose.

Le vol d'un large oiseau traverse le ciel vert,
Et je serais heureux de vivre en ce jour clair
Si soudain mon amour ne souffrait de l'ivresse

De préférer sous l'or de ce jour radieux
Aux matins lumineux que Juin fleuri caresse
Les crépuscules flous qu'on voit dans vos yeux bleus.

DEVANT LA MER

Pour distraire mon cœur qu'un souvenir tourmente,
Je suis allé m'asseoir sur un morne élevé
D'où l'on entend, mêlée à la brise odorante,
La plainte qu'aux rochers dit le flot apaisé.

D'ici, je vois la mer luire à perte de vue.
Nostalgique, un vapeur s'éloigne à l'horizon.
A mes pieds, Roseau dort dans la lumière crue ;
Je distingue le toit blanc de notre maison.

L'odeur des citronniers voyage par les grèves,
Et le regret des yeux qui sont chers à mes rêves
Sous l'azur matinal est un peu moins amer.

O mon cœur, qu'ils sont purs ces calmes paysages
D'où je vois se dissoudre en la clarté de l'air
L'aquarelle éphémère et molle d'un nuage !

Morne Bruce, 191.....

LA PROMESSE

Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
Sous les cheveux châtain et sous les cheveux gris.

Souples cheveux châtain qui faites à son front
Une mélancolique et rêveuse couronne,
Vous blanchirez avant que sous le ciel profond
Mon beau rêve d'amour ne soit pris par l'automne.

ENTHOUSIASME

Je sens mon solitaire orgueil et ma tristesse
Grandir au fond des nuits que je ne connais pas.

EMMANUËL DELBOUSQUET.

Que la nuit qui commence est belle dans les cieux !
L'ombre du grand manguier recouvre la terrasse,
La mer et l'horizon se fondent dans l'espace,
Des souffles inconnus effleurent mes cheveux.

Comme une barque d'or la lune se balance
Sur l'océan céleste aux archipels de feu ;
C'est l'heure où les oiseaux s'endorment deux à deux :
Je songe à vous, mon lys, ô mon beau lys de France.

Mon cœur est seul, l'azur est profond, et je sens
Qu'il est doux d'adorer en ce soir finissant,
Par delà cette mer où s'attardent des voiles,

Plus loin que ce pays et plus haut que ce ciel,
Dans un élan d'amour vers le rêve éternel,
Toute la multitude ardente des étoiles.

L'IMAGE

Si j'étais resté près de vous
Ce merveilleux amour serait mort à cette heure.
Où seraient mes rêves si doux ?
Le cher désir ne serait plus dans ma demeure.
J'aurais perdu, suivant une commune loi,
Cette ardeur dont mon être exulte ;
Oui, j'aurais tout perdu même ma douce foi
En vous, mon étoile et mon culte.
Mais l'absence vous fait un visage si pur,
Que l'éloignement divinise,
Qu'il me semble à présent que je suis presque sûr
D'une ivresse à jamais exquise.
Les temps peuvent passer et les roses mourir,
L'Océan fait pour moi le plus beau des mirages
Votre beauté loin des orages
Sourit sans crainte à l'avenir.
Vos yeux auront toujours pour moi sur ce rivage
Un charme tendre et persistant.
Tout pourra me quitter, mais non pas votre image,
O doux fantôme inconsistant !

LES FLOTS POUSSENT LES FLOTS
LES ANS POUSSENT LES ANS

Mais la voix me console et dit : garde tes songes,
Les sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous.

BAUDELAIRE.

Ah ! lorsqu'il eut fini son terrestre voyage,
Ulysse a-t-il choisi, chaste et puissant mirage,
Vos yeux, Nausicaa, pour les voir en mourant ?

J.-L. VAUDOYER

Les flots poussent les flots, les ans poussent les ans.
Que je voudrais revoir ses doux yeux, au printemps !
Que j'aimerais, dans la clarté d'un soir d'Europe,
Retrouver leurs iris couleur d'héliotrope !
Que j'aimerais, tenant son adorable main,
Marcher près d'elle un jour sur le même chemin !
Mais, hélas ! si la tête exquise que je chante
Devait à mon retour me sembler moins charmante,
Si l'instant d'aujourd'hui ne vaut pas celui d'hier,
Si rien du cher printemps ne résiste à l'hiver,

Si je dois quelque jour ne trouver qu'un fantôme
De ce qui fut un pur rayon dans mon cœur d'homme,
Plutôt que de sentir ce divin idéal
Mourir comme un amour ordinaire et banal,
Je préfère à jamais vivre dans la lumière
De mon ile propice à ma belle chimère
Et d'où mon cœur pourra, jusqu'à mon dernier jour,
Voir en un rêve pur les yeux de mon Amour.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	Pages V
------------------	------------

I. — D'UNE ÎLE TROP BELLE

A mes vers.	3
D'une île trop belle.	7
Pays trop beaux	13
Les deux Patries	14
En Rêve.	18
A la France	19
Octobre.	23
Nostalgie de l'automne	24
Sous la nuit de parfums	25
Exhortation	26
Devant un coucher de soleil	27
Sous la nuit diaphane	29

II. — AU CHANT DE LA MER CARAÏBE

Vols de Frégates	33
La Maison fleurie	36
D'une île trop belle.	38
A Roseau	41

	Pages
Mon beau rêve	42
Au crépuscule	43
Le Colibri.	44
L'Inutile Paradis	45
Volupté	46
Dans la forêt caraïbe	47
Sous l'ajoupa.	51
Aux Souvenirs	53

III. — FLUTES AU BORD DES BOIS

La flûte d'un berger noir	57
Au pays de France	58
Éloge de l'Automne.	59
Aux fleurs.	60
Évocation du Limousin	61
Évocation de l'Ariège	63
A l'Auvergne.	65
Aux Châteaux de Touraine.	67
En Automobile.	68
Évocation du Languedoc.	70
A une ville	72
A deux beaux yeux	73
A la Garonne	75
La Prière aux Nuits.	76

IV. — PARIS ET ILE-DE-FRANCE

Quand on est jeune.	81
Le calendrier sentimental	82

	Pages
Printemps parisien	86
Délectation	87
Élégie	88
La Nostalgie des yeux.	89
Au jardin du Luxembourg.	90
A un enfant de Paris	92
A une Anglaise.	93
A un Éphèbe.	95
A un tragédien.	97
A une Américaine	99
Une journée à Fontainebleau	101
La Chanson du Moulin à vent	103
Épilogue.	106

AUX PLUS BEAUX YEUX DE FRANCE

Prologue	109
Premier adieu	111
Deuxième adieu	112
Troisième adieu	113
Le retour	115
Hymne passionné.	117
Prière.	120
Par delà les mers	121
Spleen	122
Le Portrait	123
Lys de France	124
Le Symbole	125
Avant de vous connaître.	126
Vos yeux	127

	Pages
Sous le ciel des Tropiques	128
L'aveu	129
Un crépuscule	130
Cantique des Cantiques	131
Brise marine	134
Le dernier soir	135
A Versailles	136
Le Parc	137
Deuxième cantique	138
Orgueil	145
Troisième cantique	146
Un soir	150
Parmi les fleurs	152
Matin de Juin	154
Devant la Mer	155
La Promesse	156
Enthousiasme	157
L'Image	158
Les flots poussent les flots, les ans poussent les ans . . .	159
TABLE.	161

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR
BERGER-LEVRAULT, A NANCY
POUR
LA PHALANGE
LE 10 DÉCEMBRE 1913



LF

T365n

140404

Author *Thaly, Daniel*

Title *Nostalgie française*

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

